

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 689. — 25 Juin 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Camp de Châlons. — Grand incendie à Péra. — L'esprit de Roqueplan, par Lorédan Larchey. — Le chou frisé de de l'hôtel Belmare, par Fulgence Girard. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Théâtres, par Charles Mon-

selet. — Salon de 1870, par Olivier Merson. — Statues des combles de l'Opéra. — M. Henri Schneider. — La Fête-Dieu à l'hôpital de Lariboisière. — Guanos et pêcheries du Nord. — Les vacheries modèles. — Courrier de la Mode. — Le tonneau d'arrosage aux Tuileries. — Rébus. — Echecs et solutions.

Incendie au quartier Péra. (Constantinople). — Charles Dickens, romancier anglais. — Groupes décoratifs du grand Opéra. — Salon de 1870 : Tableaux de M. Yan Dargent. — M. Henri Schneider nommé conseiller général. — La Fête-Dieu à l'hôpital de Lariboisière. — Le tonneau d'arrosage aux Tuileries. — Echecs et rébus.

GRAVURES : Une dame docteur. — Camp de Châlons, —



PARIS. — Une dame docteur. — Miss Garrett passant son examen devant la Faculté de médecine. — Dessin de M. Godefroy Durand. (Voir le Courrier de Paris.)

COURRIER DE PARIS

C'est en vain que les alarmistes ont voulu troubler notre quiétude de cette semaine : il faisait si chaud, si chaud, que nous n'avons pas eu la force de nous émouvoir. L'Empereur, disait-on, était malade, et M. de Bismarck, insatiable en ses ambitions démesurées, préparait un chemin de fer unissant un quadrilatère allemand à un quadrilatère italien. Il fallait que les consuls prissent au plus tôt l'alarme, afin de veiller au salut de l'Empire.

La goutte de l'Empereur existait réellement, mais à l'état bénin et désormais le Souverain est installé dans sa belle résidence de Saint-Cloud. Quant au Saint-Gothard, il sera percé malgré M. Mony, malgré M. de Kératry, et malgré le bouillant Jules Ferry, qui, au dire d'un de ses collègues, trouve moyen de mêler un chauvinisme ardent à une complète absence de patriotisme. C'est là une combinaison nouvelle qu'il importe de noter en politique.

**

Cette république des arts et des lettres, auprès de laquelle M. Maurice Richard a été nommé ambassadeur extraordinaire, porte cette semaine le deuil d'un homme universellement aimé pour sa loyauté, sa dignité accomplie, son talent original et varié et son existence toute vouée au travail, au culte des lettres et à une amitié fraternelle, qui est un enseignement et un exemple.

M. Jules de Goncourt est mort à trente-neuf ans, d'une maladie nerveuse arrivée à son paroxysme et compliquée d'une atteinte cérébrale.

La mort, en le frappant, a porté deux coups à la fois. Jamais on ne vit amitié plus tendre, union plus douce, amour plus fort et plus inaltérable. Jules et Edmond de Goncourt n'étaient qu'un être en deux personnes. On ne se souvient point d'avoir vu l'un deux accepter un dîner, une visite, une soirée sans son frère. Ils s'étaient fondus, harmonisés l'un dans l'autre. L'un commençait une phrase et l'autre la finissait, et leur collaboration, qui a duré dix-neuf ans est tellement étroite que personne, ni Théophile Gautier, ni Gavarni, ni Gustave Flaubert, ni Sainte-Beuve, qui furent leurs amis les plus chers, et qui sont doués d'une perspicacité littéraire qu'on ne dépasse point, n'ont pu trouver la *faculté* du travail, en expliquer le secret et les ressorts cachés.

Le labeur de ces deux jeunes hommes est considérable; ils ont touché à tout, à l'art d'abord, avec des monographies d'artiste que Jules illustrait d'eaux-fortes très-bien trouvées; à l'histoire, avec leur *Marie-Antoinette*, *la Femme au dix-huitième siècle*, *les Maîtresses de Louis XV*; au journalisme, avec toute une série d'articles à *l'Artiste*, au *Paris* de M. de Villedeuil; au roman, avec *Renée Mauperin*, *Germénie Lacerteux*, *Manette Salomon*; au théâtre, avec *Henriette Marechal*.

Il y a beaucoup à dire sur Jules de Goncourt, et on ne saura parler de Jules sans parler d'Edmond, puisqu'ils se confondent l'un dans l'autre et qu'aucune œuvre n'est spéciale à l'un d'eux. Dans la littérature contemporaine, ils jouent un rôle, ils sont une note spéciale dans ce concert; on n'a pas tout dit sur ce temps si on ne les a pas étudiés; ils ont sinon découvert, du moins exploité un filon nouveau, même après Baudelaire.

Cela devient une étude psychologique qui tente beaucoup notre plume, mais elle exige des développements que la chronique ne comporte point. M. Dalloz nous permettra de dire au *Moniteur universel* ce que nous savons et ce que nous pensons de la personnalité des de Goncourt.

**

La lionne de la semaine est miss Garrett, docteur en médecine de la faculté de Paris.

Miss Garrett est Américaine, elle a un accent qui est plus que piquant, mais elle s'exprime avec une grande facilité dans notre langue. M. Duruy, ministre de l'instruction publique, n'avait pas vu d'un bon oeil qu'une personne du sexe auquel on doit Olympe Audouard fût inscrite comme étudiante, la faculté avait été aussi hostile à la jeune

Américaine; elle a persisté avec énergie, et s'est enfin présentée à l'examen de la thèse.

Miss Garrett a siégé en robe, elle tenait à la main son bonnet de docteur; elle a choisi pour sujet : *La migraine, ses causes et les moyens de la guérir*. C'eût été une thèse admirable, si la jeune doctoresse l'eût vraiment soutenue avec quelque profit pour les victimes de ce mal odieux, mais elle n'a rien dit de nouveau sur ce sujet ténébreux, et il paraît que c'est bien plus à ses examens antérieurs qu'à ce dernier qu'elle a dû d'avoir son diplôme de *médecine*.

M. Axenfeld présidait; les examinateurs étaient MM. Broca, Cornil et Sée; le docteur Broca, surtout, a blâmé la jeune fille d'avoir choisi ce sujet de thèse, maladie inconnue, mal définie, et pour la guérison de laquelle de longues années d'expérience n'ont rien appris aux plus savants.

Miss Garrett n'en a pas moins reçu les éloges de tous ces messieurs, tant pour son mérite réel que par son énergie à triompher des résistances de certaines autorités.

Quand elle s'est présentée, on l'a prévenue que le jury d'examen était tenu à une grande sévérité et à la plus complète impartialité pour les examens du doctorat, et qu'on oublierait son sexe. — (Et on dit que les médecins sont galants!) — Ces précautions oratoires n'ont pas intimidé miss Garrett. Sa famille assistait à l'examen, et un grand nombre d'étudiants, autant par sympathie que par curiosité, ont voulu en suivre les péripéties.

L'heure de l'affranchissement a sonné! — Plus de tirades possibles en ses doctes conférences pour l'auteur de : *Comment aiment les hommes*.

**

M^{me} la princesse de La Tour-d'Auvergne veut être unique de sa race, comme les Pardailhan du Languedoc, qui bien décidément sont reconnus légitimes et maintenus. La princesse a apporté au bureau du *Figaro* une liasse de parchemins destinés à prouver que le prince de La Tour-d'Auvergne, récemment ambassadeur de France en Angleterre, et plus récemment ministre des affaires étrangères, et son frère, l'archevêque de Bourges, ne sont pas d'aussi bonne maison qu'elle, ou du moins que l'était son mari.

Un simple chroniqueur doit bien se garder de s'immiscer dans ces questions; il n'y a rien de bon à recueillir, et je ne tenterai pas de le faire.

Ce que la chronique doit retenir de tout ceci, c'est la personnalité de la princesse elle-même. On ne pousse pas plus loin la vitalité, la volonté, la résolution, et c'est là un type dans toute l'acception du mot.

C'est elle qui naguère, courageusement, virilement, excentriquement, s'embarqua avec M. Nadar à bord du fameux *Géant* d'illustre mémoire, et fit la première excursion dans ce léviathan des aérostats. Elle a fait sept ou huit fois le pèlerinage à Jérusalem, et sa foi a transporté des montagnes bien autrement hautes que le mont des Oliviers, qu'elle a gravi les pieds nus, car elle a triomphé de la résistance des chancelleries turques, russes et françaises, pour mener à bonne fin la fameuse question des sanctuaires dont elle s'est chargée toute seule.

Un jour, il y a de cela une dizaine d'années, on la vit s'habiller en pèlerine, traverser toute la France dans ce costume, visiter à Lyon tous les sanctuaires, toutes les communautés, et s'embarquer pour la première fois pour Jérusalem.

Bientôt, mue par son exaltation religieuse, elle résolut d'acheter un espace de terrain où, selon la tradition, le Sauveur avait posé les pieds, et elle voulut l'offrir à la France après l'avoir fait entourer d'un cloître avec une chapelle ou balustrade préservant le lieu consacré. Sous les arcs de ce cloître, elle fit encastrier les versets de l'Évangile, gravés dans toutes les langues connues, sur des plaques de faïence qu'elle fit fabriquer ici. Cette négociation, qui a l'air simple, puisqu'il s'agissait d'acheter, de construire et de faire agréer, fut d'une extrême difficulté. Elle vit l'Empereur, les ministres, les ambassadeurs, les consuls, vint à Paris, partit pour Jérusalem, revint à Paris, repartit pour la

terre sainte je ne sais combien de fois, déployant, comme nous l'avons dit, une activité fiévreuse.

Cette princesse de La Tour d'Auvergne, qui fut la veuve de M. Leroux, riche banquier, est la mère de la duchesse de Baufremont, dont il a été récemment question à propos d'une curieuse histoire de bonbons à l'Opéra.

**

Avez-vous jamais vu *houspiller* un homme comme on houspille M. Prévost-Paradol?

En voyant le déluge de récriminations qui accueillent sa nomination au poste diplomatique de ministre de France à Washington, on est en droit de se demander ce qu'on aurait dit si on avait envoyé à sa place un simple imbécile. On s'habitue difficilement, paraît-il, à avoir pour ambassadeurs des hommes d'esprit militants. Cependant, même en France, la chose n'est pas sans précédent; M. de Chateaubriand, M. de Lamartine n'étaient pas précisément des niais et n'avaient point cependant fait ce qu'on appelle *la carrière*; et quand, pendant de longues années, on a traité les questions de politique générale la plume à la main, on devrait être considéré comme autorisé à conduire des négociations diplomatiques.

Nous avons abordé franchement la question avec M. Prévost-Paradol; voici comment le nouveau diplomate envisageait la situation :

Tout d'abord, comme les idées qu'il a constamment défendues avaient triomphé au 2 janvier, et que ses amis politiques, ralliés au pouvoir, faisaient partie de commissions, voyaient fréquemment les ministres, en un mot étaient devenus de la maison, on a proposé à M. Paradol de servir le gouvernement sous une forme ou sous une autre, d'apporter son concours et sa part de lumière.

D'abord on lui offrait le Sénat, mais il a considéré qu'il était trop jeune encore pour ne pas prendre une part tout à fait active aux affaires, et il a refusé. Un mouvement diplomatique allait se faire, on lui parla du poste de Washington. L'Empereur avait dit oui, M. Daru avait dit oui, M. Paradol avait accepté, quand on leva le lièvre du plébiscite, auquel M. Paradol était absolument contraire. Les négociations en restèrent là.

L'événement lui donna tort; le pouvoir raffermi, on reprit les négociations, et tout était décidé quand la proposition relative à la diminution du traitement des nouveaux sénateurs vint encore arrêter la publication de la nomination à l'*Officiel*.

Pour que le poste de Washington fût libre, il fallait que M. Barthemy reçût une autre destination; pour que M. de la Guéronnière cédât sa place à M. Barthemy, on devait rembourser un siège au Sénat pour M. Bourée, qui était ambassadeur en Turquie. Mais les nominations au Sénat n'étaient possibles qu'à la condition de savoir le sort de la proposition relative au traitement des sénateurs. Dès qu'on a su à quoi s'en tenir à ce sujet, l'*Officiel* a parlé et la nomination de M. Paradol a été officielle.

Maintenant, quelles sont les conditions qui militent en faveur de M. Prévost-Paradol?

Sa jeunesse, son activité d'esprit, ses talents, sa connaissance approfondie de la langue anglaise. Dans trente ans, le Nouveau Monde voudra fatalement mettre son épée dans la balance chaque fois qu'autour du tapis-vert les diplomates européens traiteront quelque question purement européenne; donc, il faut se préoccuper désormais du cabinet de Washington, connaître à fond ce pays et créer là une école de diplomates capables. M. Barthemy était un homme des plus distingués; M. Prévost-Paradol ne l'est pas moins; il a de plus, pour lui, qu'il pourra écrire un beau livre qui fera suite à celui de M. de Tocqueville, car tout a bien changé depuis ce dernier et tout est à apprendre.

M. Prévost-Paradol est veuf; il a trois filles; il emmène avec lui deux de ses enfants; il laisse sa maison installée comme s'il devait y revenir demain. C'est d'un homme prudent et qui ne craint point les surprises du sort.

Maintenant, il faut absolument que l'écrivain distingué qui nous représente à Washington nous

rapporte d'Amérique deux choses essentielles : une femme ornée de jeunesse et de beaucoup de dollars, et un livre sur les institutions de l'Amérique.

On reprochait à M. Bourbeau de manquer de prestige; M. Paradol en a trop, il le paye cher; il a été lion trois ou quatre fois, c'est la cinquième aujourd'hui, et depuis quelques semaines, on ne peut parcourir un journal sans trouver une insulte, un sarcasme ou un éloge à l'adresse de l'académicien diplomate. Or, on sait que les Américains adorent le prestige, et comme le nouveau ministre peut encore faire le bonheur d'une femme, comme dit M. de Foy — (Agence matrimoniale. — Probité. — Discretion. — Tous les papiers seront brûlés après ma mort.), il n'y a point à douter que, d'ici à quelques années, nous ayons pour *ministresse*, à Washington, une jolie yankee.

**

Il est un homme dans la presse qu'on a souvent accusé d'escalader le fameux mur de la vie privée; nous allons regarder par dessus son treillage, et voir un peu ce qui se passe dans la nouvelle propriété que M. de Villemessant vient de faire construire à Enghien.

Jamais homme ne s'installa mieux que le directeur du *Figaro*, et ne fit moins de façon, si admirablement aménagé qu'il fût, pour, du jour au lendemain, lever le siège et transporter ses pénates du nord au sud, en un point tout opposé, tout nouveau, où tout était à faire, et où, en moins de temps qu'il n'en faudrait à un autre pour s'habituer à la seule idée du changement, il avait déjà réinstallé sa vie et ses habitudes comme s'il y était fixé depuis dix ans.

Que d'étapes célèbres dans les fastes du journalisme! et encore nous ne parlons que de ce que nous avons connu.

Tout d'abord ce fut Auteuil, avec les chalets, celui du père, des filles, celui des gendres, et les jardins charmants, les ombres du hameau Boileau. Puis ce fut Chambon, près de Blois, une propriété énorme, où M. de Villemessant avait installé, en dehors de la maison elle-même, une immense salle à manger en chaume, des salles de jeu, un théâtre, que sais-je? On y donna des fêtes où le tout Paris d'alors venait comme en un train de plaisir.

Un beau jour le directeur du *Figaro* trouva Chambon trop loin, il improvisa sur le bord de la mer, à Étretat, une installation des plus complètes, confortable, commode, à quelques heures de Paris, et autour de lui vint se grouper tout un monde d'artistes, de journalistes, d'amateurs; il apportait la vie partout où il passait.

Après Étretat, ce fut le tour de Seine-Port; Seine-Port, un monde, avec des ponts, une rivière en pleine propriété, des massifs, des quinconces, des pavillons, des communs énormes, des dépendances des plus complètes, des fantaisies, des jeux; tout cela caché sous des plantes grimpantes, un rêve de fraîcheur et de solitude. Il y fit des travaux énormes, remua le sol, planta, déplanta, détourna le cours d'une rivière, transporta le fameux pavillon chinois de l'Exposition universelle, enfin modifia à un tel point la propriété, que ceux auxquels, auparavant, elle était familière, ne voulaient point la reconnaître. Seine-Port était à une heure de Paris, c'est égal, M. de Villemessant annonça qu'il allait s'en défaire, et tous les journaux retentirent de cette nouvelle. On alla visiter avec tant d'affluence, et le propriétaire recevait si bien les visiteurs, qu'on sentait que beaucoup d'amateurs faisaient de cette visite, toute platonique et entreprise sans aucune intention d'achat, une véritable partie de plaisir.

Comme il était encore sous ses ombrages, toujours chez, lui puisque Seine-Port n'était pas vendu, quelqu'un vint qui parla d'une propriété charmante à vendre, à une demi-heure de Paris, à deux pas de la station, à Enghien, au bord du lac. M. de Villemessant, qui achète des propriétés comme nous achetons un cigare, et qui connaissait son Enghien par cœur pour l'avoir habité dans les entrées de Chambon, d'Auteuil et de Seine-Port, prit le premier train qui partait et acheta la propriété. Il regrettait quelques belles essences d'arbres de Seine-Port, il ne fit ni une ni deux, fit emballer des ar-

bres énormes, et les replanta sur sa pelouse. Il avait la nostalgie de son pavillon chinois, il en fit numéroter les pièces, appela l'emballleur, et se donna la fantaisie de reconstruire son kiosque dans un coin de son jardin. Cependant il rêvait encore de cette énorme salle de jeu de Chambon, où on pouvait dîner cent cinquante personnes assises, donner un concert à quatre cents spectateurs, et passer, libre comme en plein air, les jours de pluie; il fit signe à son architecte, un homme d'avenir, M. Saufroy, neveu du contrôleur en chef des travaux de la ville de Paris M. Renaud, l'artiste célèbre, et lui donna le plan de cette gigantesque chaumière, de ce chalet qu'il regardait comme indispensable à sa vie, — et la salle de jeu s'éleva comme par enchantement.

Enfin, les maçons partis, on appela Barrillet, le fameux jardinier, et il se mit à vallonner le terrain, à des iner des pelouses, des bosquets, à abattre discrètement les arbres énormes qui faisaient des dômes de verdure, on jeta là-dedans pas mal de billets de banque de terreaux, de raigras, de plantes grimpantes, on éleva à des hauteurs énormes, sur une sorte de tour romane décorée d'un petit monument abritant une madone, un château d'eau destiné à répartir les irrigations en tous les points de la propriété, et, en un tour de main, à Seine-Port succéda Enghien, où s'installe définitivement aujourd'hui le directeur du *Figaro*.

La maison est simple, mais c'est une maison capitonnée, avec ces simplicités voulues qui valent toutes les choses riches. Partout des divans bas tout autour des pièces; une salle à manger énorme dans laquelle on installa, pris à Seine-Port, des buffets gigantesques que personne ne se serait décidé à remuer. Un grand mur séparait la propriété d'une route qui borde le lac, on abattit le mur sur toute la façade, on rapporta des terres, et on substitua à cette clôture une énorme terrasse ouverte qui met le jardin sur le bord même de ce joli décor d'opéra où se jouent les cygnes et que sillonnent les barques et les yachts de plaisance.

Ce n'est pas tout, le directeur du *Figaro* a tous les bonheurs; une source jaillissait dans sa propriété; ses eaux, à l'analyse donnaient la composition même des eaux d'Enghien, si propices en maintes affections, et s'il s'en fût donné la peine, avec la résolution, le pouvoir, les ressources et l'immense publicité dont il dispose, M. de Villemessant aurait pu un beau jour faire concurrence à l'établissement lui-même: l'administration d'Enghien lui racheta sa source un beau denier, et, en outre qu'il palpe une bonne somme comme indemnité, s'il lui plaît de se traiter à domicile, le directeur du *Figaro*, les siens et ses invités peuvent faire une cure en robe de chambre et en pantoufles.

Voilà la dernière folie de M. de Villemessant, et il ne compte pas que ce sera la dernière. Il y aura évidemment une crémaillère c'est une occasion propice.

**

Il est écrit qu'aujourd'hui nous ne sortirons pas des journalistes, c'est l'actualité qui le veut. M. Paradol ministre, l'installation de M. Villemessant, la démission de M. Clément Duvernois comme directeur du *Peuple Français*, l'abdication de M. Emile de Girardin, la personnalité nouvelle en journalisme, de M. Detroyat son successeur comme directeur de la *Liberté*, voilà des sujets du jour, et on ne peut pas être plus que cela dans le mouvement.

Qui est M. Detroyat? D'où vient-il, que fait-il, que veut-il? Comment, du jour au lendemain, un homme de mer prend-il la plume du journaliste et aligne-t-il sur la table un millier deux cent mille francs en espèces pour désintéresser le propriétaire unique de la *Liberté*?

M. Detroyat est un ancien officier de marine, il a servi brillamment, et ce qui le prouve, c'est qu'il est officier de la Légion d'honneur, quoique jeune (et vous savez qu'on ne gâte pas les marins).

C'est un homme de quarante et quelques années tout au plus, bronzé comme un Mexicain, très-vif, très-ouvert, franc comme un marin, habitué à aller droit devant lui, et qui, comme on dit vul-

gairement, ne doit pas avoir « froid aux yeux. »

L'Empereur l'avait autorisé, au moment de la guerre du Mexique, à se mettre à la disposition de l'empereur Maximilien; il a été sous secrétaire d'Etat du nouvel empire, et les tendances de son esprit l'ont porté à étudier les questions financières. Il a assisté à cette gigantesque débâcle, à ce drame sinistre dont il avait compris le déroulement longtemps d'avance, est resté fidèle à la pauvre princesse Charlotte, qu'il a vue devenir folle peu à peu, et ne l'a quittée que lorsque tout espoir était perdu.

Rentré en France, il a abandonné le service, s'est mêlé au mouvement financier, a écrit un volume sur cette expédition, en apportant de nouveaux documents (ce volume n'a même pas été très-agréable en haut lieu), et a été appelé à la direction de la Compagnie fermière des halles et marchés de la ville de Naples.

Il est neveu par alliance de M. Emile de Girardin, dont il a épousé la nièce (une fille de la sœur de Delphine, qui est célèbre elle-même dans la société parisienne par son esprit).

Comme parent de M. de Girardin, il a su toutes les pensées qui animaient le grand publiciste, a connu tous ses sentiments, constaté les impressions qu'il recevait et de la mort de Cabarrus et des péripéties de la politique; il s'est donc trouvé tout porté à lui offrir de lui succéder, a réuni la somme et a signé un traité conditionnel.

M. Detroyat a récemment donné au Vaudeville une petite pièce élégamment écrite et finement observée, il ne se croit pas pour cela un littérateur qui a la science infuse, et s'en remet à l'expérience du maître Girardin pour continuer l'œuvre que l'auteur des *Questions de mon temps* a si vaillamment menée. Si tout se réalise, et si les péripéties politiques, dont personne n'a la clef et le secret, ne viennent brouiller ses cartes, M. Detroyat prendra en mains les rênes de la *Liberté* et ne fera que continuer la tradition, se gardant bien de jeter à bas ce que M. de Girardin avait organisé.

**

Les livres nouveaux de cette semaine s'appellent *les Chevaliers du macadam*, par Pierre Véron; *Une bonne affaire*, par Hector Malot; *La Bataille de Waterloo*, par le prince de La Tour d'Auvergne; et *les Tableaux de la guerre*, un volume par Charles Yriarte, illustré par Godefroy Durand d'après les croquis de l'auteur.

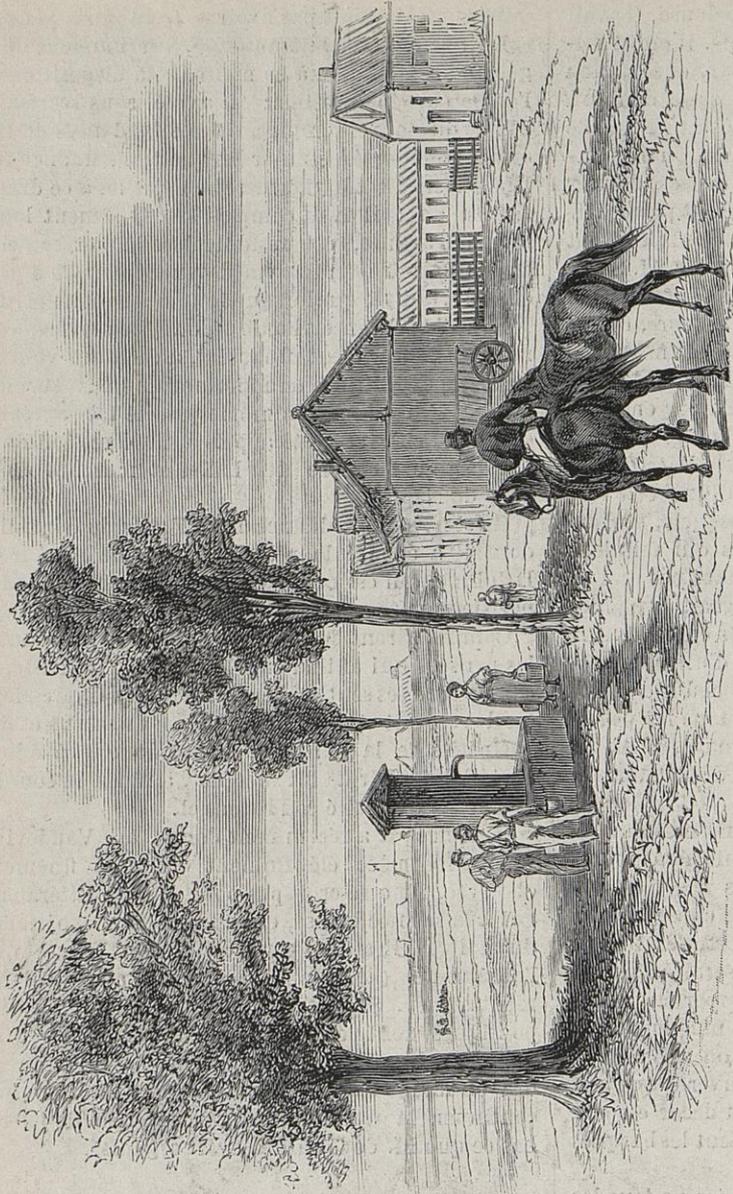
Les Chevaliers du macadam, de Pierre Véron, se recommandent par l'humour, la verve et l'observation des mœurs contemporaines; c'est gai comme un boniment, léger, vif, alerte et bien troussé, comme tout ce que fait notre confrère; il y a là aussi une observation réelle et un grain de saine philosophie.

Une bonne affaire est de l'auteur de *Madame Oberlin*, un récent succès de librairie. M. Malot s'est fait une belle place dans le roman; il a obtenu des succès vraiment littéraires; il creuse à fond un sujet, et il lui arrivera peut-être plus d'une fois de ne pas captiver les lecteurs frivoles; mais son public est un public d'élite.

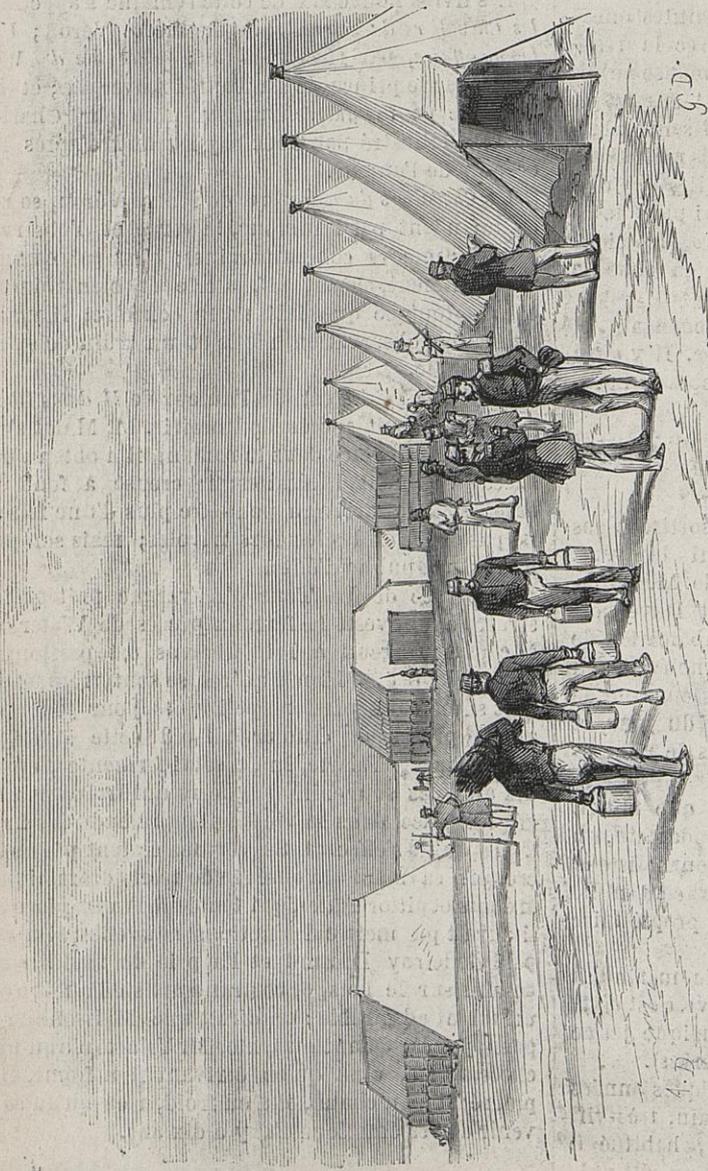
Le prince de La Tour d'Auvergne prétend instruire à nouveau le fameux procès de Waterloo, et c'est courageux à lui. Charras est passionné, Hugo est poète, bien d'autres se sont trompés; il faut s'isoler des passions politiques pour juger ce grand procès et étudier à froid cette stratégie.

M. Charles Yriarte, lui, a senti fermenter, après dix ans, des souvenirs de guerre qui trouvent une grande place dans sa vie, et il a prétendu les fixer avant qu'ils s'effacent. Ses cartons étaient pleins de croquis, sa mémoire obsédée de récits dramatiques ardents et pittoresques, qui tenaient là une place où il aurait pu mettre des notions nouvelles; il a appelé Godefroy Durand et l'a prié de traduire ses dessins sur le bois, et ce grand artiste l'a fait avec un talent admirable: on dirait que Meissonnier a passé par là. Quant au texte, M. Yriarte n'a qu'une chose à dire, c'est qu'en écrivait il a frémi, il a pleuré, il a eu chaud, il a eu froid, rien qu'au souvenir de ses émotions d'il y a dix ans.

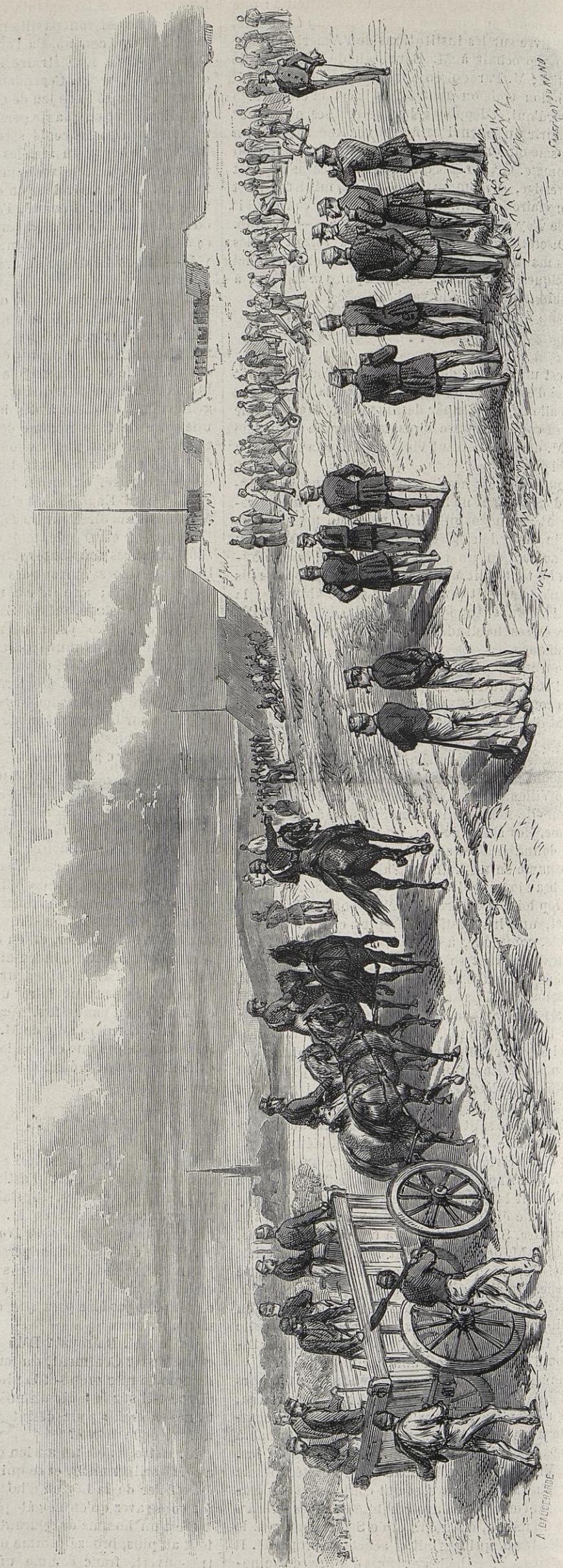
CHARLES YRIARTE.



La ferme impériale Saint-Hilaire, point stratégique, route du Grand-Moumelon au Grand-Saint-Hilaire.



Vue intérieure des faces de front bastionné. Traverses et parapets.



CAMP DE CHALONS. - Grand ort Saint-Hilaire construit d'après les plans du général Frossard, commandant en chef. - (D'après les croquis de M. L. de Nabat.)



TURQUIE. — Incendie du quartier de Péra, à Constantinople. — Vue prise des hauteurs de la tour de Galata, — Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Provost.

CAMP DE CHALONS. — Grand port Saint-Hilaire construit d'après les plans du général Frossard, commandant en chef. — (D'après les croquis de M. L. de Nabat.)

LE CAMP DE CHALONS

Parmi les travaux militaires qui doivent marquer la campagne de 1870 du camp de Châlons, nous devons placer en première ligne la construction du fort le Grand-Saint-Hilaire dont l'achèvement est dû à son excellence le général Frossard, gouverneur du Prince Impérial, et commandant en chef le camp de Châlons. Ce fort, destiné à l'instruction pratique et théorique de toutes armes, particulièrement au génie et à l'artillerie, a été construit sur le bord de la route qui conduit du Grand Mourmelon à la ferme Impériale Saint-Hilaire; ses principales faces qui serviront de point d'attaque, sont tournées du côté de la zone de terrain affectée aux mouvements des troupes.

Nous avons choisi, pour être mise sous les yeux de nos lecteurs, la partie la moins aride du paysage, c'est-à-dire les deux faces principales du fort garnies de travailleurs, et comme horizon du tableau, le clocher de Mourmelon le grand avec ses quelques touffes boisées et se détachant des collines qui bordent le ruisseau de la Vesle.

Le fort Saint-Hilaire, n'appartient à aucun système de fortification proprement dit : c'est un mélange de fortification passagère, et de fortification permanente; c'est un front bastionné simple, traversé d'une façon complète afin de pouvoir résister au nouveau tir de l'artillerie. Les ouvrages ont 700 mètres de développement, et 60,000 mètres cubes de terre environ ont été remués dans ce travail. Le sol est friable et crayeux, mais une fois tassé et damé il imite très-bien une muraille de pierre.

Nous donnerons plus tard, à l'époque où l'on simulera l'attaque complète du fort, le plan d'ensemble des opérations, qui seront d'un grand intérêt, et qui ne manqueront pas d'attirer au camp une foule nombreuse de spectateurs.

La ferme impériale de Saint-Hilaire, dont nous reproduisons aussi le dessin est située à un kilomètre du fort. Elle jouera un rôle important dans le plan d'attaque. Des ouvrages en fortification passagère seront construits en avant de la cour extérieure, et la cour intérieure renfermera des troupes chargées de la défendre.

Enfin le croquis n° 3 représente l'intérieur d'une face bastionnée avec ses traverses et ses parapets sur lesquels sont placés les pièces de siège et les obusiers.

I. DE N.

Nous donnons acte à notre excellent correspondant M. de Neltnes de la réception de ses croquis, ils nous sont parvenus quand ceux-ci étaient déjà livrés à la gravure.

GRAND INCENDIE A PÉRA

(CONSTANTINOPLE)

Les lecteurs du *Monde illustré* ont pu se faire une idée, d'après les dessins que nous avons donnés dans notre dernier numéro, de cette agglomération de maisons turques qui constituait, il y a encore quinze jours, le quartier de Péra, à Constantinople.

A voir ces étranges constructions faites quelquefois de briques, le plus souvent de bois, qui s'arc-boutent les unes contre les autres, et dont les balcons, grossièrement étayés, se trouvent nez à nez à la hauteur du premier étage, on s'imagine aisément la facilité avec laquelle l'incendie doit dévorer un quartier ainsi bâti. Si, avec cela, on jette les yeux sur le plan de Péra, et qu'on compte ces centaines de rues étroites qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, et qui font l'effet d'un grillage irrégulier, on comprend qu'un quartier d'une topographie aussi peu prudente soit périodiquement ravagé par le feu.

Depuis dix ans, c'est la quatrième fois que Péra est brûlé. Pour Constantinople, l'incendie est à l'état épidémique. Chaque quartier est atteint à son tour, et le fatalisme musulman se console en disant : C'était écrit.

En une demi-journée et une demi-nuit, d'une heure de l'après-midi vers une heure du matin, du dimanche au lundi, en douze heures, sept mille maisons ont été réduites en cendres.

Du quartier Teké-Baschi où toutes les maisons étaient en bois, il ne reste plus rien.

Dans la rue de Péra où habitaient les plus riches banquiers et négociants, les industriels de luxe, presque tous Français, et où se trouvaient en majorité les maisons en briques, on aperçoit seulement quelques pans de murs noircis auxquels pend tout délogué et tout tordu le squelette de ces élégants balcons vitrés, derrière lesquels les belles Grecques et les belles Arméniennes venaient respirer la brise du Bosphore.

A droite et à gauche de ce qui fut la rue élégante de ce quartier aristocratique, il n'y a plus que maisons effondrées et cendres. Les cafés d'Orient, du Luxembourg, des Colonnes, brûlés; l'hôtel de Byzance, brûlé; brûlés aussi le théâtre Naoum, la légation d'Italie, les consulats de Portugal et d'Amérique, l'ambassade anglaise, une mosquée, deux églises, l'hôpital allemand, les bureaux du journal *la Turquie*. Tout l'espace compris entre la place d'armes de l'artillerie, les quartiers Saint-Démétri, Tattayola, Kassim, les Petits-Champs, Top-Hané et Fyndikly, c'est-à-dire une étendue de deux cents hectares environ, a été ravagé par les flammes.

Péra, le quartier le plus riche, le plus élégant et le plus européen de Constantinople, n'est plus qu'un champ de mort où chaque jour, en fouillant les décombres, on découvre de nouveaux cadavres calcinés.

Ce grand désastre devrait être une leçon pour les Orientaux. Ils devraient penser enfin à compter avec l'incendie en construisant des maisons moins inflammables et en percant des rues où les pompes au moins puissent arriver.

Ah ! bien oui. Je parie qu'à l'heure qu'il est, l'insouciant musulman est en train d'élever, sur les cendres chaudes de Péra, des constructions en bois pareilles à celles qui ont brûlé le 5 juin.

MAXIME VAUVERT.

L'ESPRIT DE ROQUEPLAN

Roqueplan avait sa réputation d'homme d'esprit parfaitement établie, et il la méritait. Son plus beau titre à cette gloire est, pour moi, un petit recueil périodique bien difficile à trouver, si difficile que l'auteur put y prendre plus tard la presque totalité de son volume de *Regains* sans crainte de mettre sa fraîcheur en péril. Ce recueil portait le titre de *Nouvelles à la main*; il parut dès 1840 dans le format mignon des anciennes *Guépis* auxquelles il ne ressemble d'ailleurs en rien. Aucune personnalité exclusive ne se trahit dans ces 126 pages chargées du bilan anecdotique de chaque mois. Ici je trouve au contraire des bruits de salon authentiques contés avec une distinction qui garantit une fois de plus leur pureté d'origine, des portraits politiques d'un fini précieux, des indiscretions administratives et diplomatiques de premier choix, ne pouvant s'obtenir qu'au moyen d'intelligences bien placées; et, par-dessus tout cela, une manière originale de prendre les choses, manière très-caustique, souvent excessive et par trop paradoxale, mais se recommandant par une finesse telle, qu'on lit avec plaisir, même en n'approuvant pas.

C'est là, je ne crains pas de le dire, que brille surtout l'esprit de Roqueplan; c'est là aussi que je veux le chercher aujourd'hui. Tout ce qu'on va lire est pris un peu au hasard dans deux livraisons de ses *Nouvelles à la main* de 1841. On voit que je n'ai pas élargi le champ pour grandir plus aisément le propriétaire.

Roqueplan poursuit les avares presque autant que M. Thiers. Feu d'Aligre fut sa tête de Turc. Il n'est pas d'histoire qu'il n'invente pour accabler ceux qui thésaurisent. En voici une assez drôle :

« M. le marquis B..., pair de France, a placé son jeune fils dans une institution dirigée d'après la méthode de l'abbé Gauthier :

Le père assistait à un examen général, et à l'interrogatoire de son fils auquel on demandait :

— Y a-t-il des mots à la fois substantifs et adjectifs ?

— Oui.

— Donnez un exemple.

— Un homme avare, une femme avare, un avare.

— Définissez l'avare, qu'est-ce que l'avare ?

— L'avare, c'est papa.

On ne dit pas si cette leçon a profité au père et s'il a fait retourner pour son fils un de ses vieux habits. »

Après les avares, après M. Thiers, les grands ennemis de Roqueplan étaient le piano et la garde nationale. Il n'est pas d'horreurs qu'il ne débite contre Listz, qu'on reconnaît bien vite, dans ce passage :

« Dans le travail clapotant de cet être crochu qui, avec ses phalanges décharnées, gratte l'ivoire muet et stupide de ces touches correspondant à des élastiques de bretelles; dans le fourmillement maladif de ces doigts qui tourmentent un clavier rebelle et sans âme, on voit la révélation d'idées aériennes : ces sons mats et courts apportent la parole d'en haut et on ne comprend pas que le piano n'est qu'un meuble comme le buffet ou la commode, et n'a jamais été un instrument. »

Quant à la garde nationale, son service lui semble « un des impôts les plus offensants pour la dignité humaine. »

Il dit à ce sujet :

« Comment se fait-il, quand la garde nationale d'une localité donne au pouvoir des sujets de mécontentement, que celui-ci se hâte de la dissoudre ?

« Cela peut paraître peu intelligent.

« La dissolution de la garde nationale ne devrait être qu'une récompense donnée au zèle. »

En ce qui regarde les faits politiques d'alors (qui sont aujourd'hui du domaine de l'histoire) Roqueplan est loin de faire de l'opposition systématique à Louis-Philippe, il comprend ses embarras, il a même une sympathie visible pour les princes royaux, mais comme il se rattrape avec les fonctionnaires ! Exemple :

Un abus qui n'a pas cessé, je ne dis pas à l'église, mais sur la voie publique :

« La place de pauvre privilégié à Notre-Dame-de-Lorette vient d'être mise en vente.

La mise à prix est de quinze mille francs. On donnera, du reste, tous les renseignements désirables pour l'exploitation de ladite place. S'adresser, à cet effet, à l'ancien privilégié qui se retire pour cause de santé.

A part ce qu'il peut avoir de plaisant, ce fait résume assez l'impertinente viduité de notre législation.

Avec nos mesures boiteuses contre le paupérisme, nous croyons avoir déraciné le mal; nous n'avons fait qu'encourager le pire. Au lieu d'éteindre la mendicité, nous l'avons rendue effrontée et cynique.

Il ne faut plus mourir de faim pour avoir le droit d'être pauvre. Il suffit simplement d'en avoir les moyens. »

Entre deux actrices d'un théâtre de vaudeville :

« — Je viens de recevoir une lettre de cet excellent D. Quel honnête garçon ! il attend que sa mère soit morte pour venir m'épouser.

— En ce cas, ma chère, je souhaite qu'il te donne des enfants qui lui ressemblent. »

Autre à-propos :

« On disait devant Becquet que le prince *** était un faux bonhomme.

— Faux, oui, dit Becquet, — mais bonhomme, non. »

Un jeu mots qui en vaut bien un autre :

« M. Dupin et M. Sauzet étaient candidats au fauteuil de la présidence de la Chambre.

— Nous voilà, a dit M. Villemain, entre un président railleur et un président rallié ! »

Autre jeu de mots. Celui-ci est non prémédité :

« La société de Naples fait ses délices d'une anecdote qu'il nous est impossible de conter avec des périphrases. La bégueulerie de notre temps nous pardonnera, si elle veut, un de ces récits dont la bonhomie de nos pères s'amusait sans scrupules.

La comtesse Pontiani, dame viennoise, femme vaporeuse et à la mode, se trouvait dernièrement, sans son mari, à un concert, chez M. de Rothschild; un jeune homme la reconduisit jusqu'à sa voiture.

Dans l'antichambre, la comtesse se tourna vers lui d'un air sentimental, et dit en français, en lui remettant le numéro de son manteau :

— Narichkin, faites-moi le plaisir d'aller, pour moi, à la garde-robe.

Voulant parler du vestiaire, et non pas d'un de ces endroits où l'on n'envoie personne. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

Le chou frisé de l'hôtel Belmare

NOUVELLE

(Suite)

Jusqu'alors, nous l'avons dit, elle n'avait que végété; elle avait languie dans la solennité de cette existence étouffante, dans ce monde sans air et sans chaleur. Elle respirait enfin, elle sentait quelque chose frémir et palpiter en elle. Un rayon de vie était tombé sur tout son être, il vibrait en lumière dans son intelligence, en sensation de bien-être dans son sang; ce changement s'étendit à tout son organisme; son corps reprit sa souplesse, ses traits la fraîcheur du premier âge, ses chairs l'élasticité satinée de la santé. Quelques mois suffirent pour faire de cette dolente petite créature une enfant rose, vive et riante, quelques années pour en faire une svelte et puissante jeune fille; elle franchit donc avec une brise caressante sous vergues le doux tropique des dix-huit ans.

Elle ne s'avança pas ainsi, on le pense bien, dans l'azur rayonnant de l'âge nubile, sans attirer bien des regards, même dans l'existence circonspecte et guindée dont elle était l'étoile, dans cette froide nuit qui la faisait resplendir. Parmi les jeunes magistrats qui semblaient venir chercher dans les salons du président des distractions à leurs études et à leurs travaux, il y en eut beaucoup qu'y conduisit la réputation de beauté que ne tarda pas à avoir jusqu'à la cour l'unique héritière des comtes de Belmare. La plupart s'efforcèrent de lui faire comprendre, par leurs regards et leurs soupirs, les tendres sentiments qu'elle leur avait inspirés; elle n'en remarqua aucun. Il fallut que ces avances mystérieuses se tradussent en demandes officielles pour lui faire comprendre tous les espoirs qu'elle avait allumés.

Elle en reçut les confidences maternelles avec une extrême surprise. Elle abandonna ses fleurs, ses douces compagnes, ses confidentes chéries, pour ces hommes graves, ces soupirants en perruques poudrées, ces Rhadamantes amoureux!... Elle repoussa une telle hypothèse avec effroi.

Plusieurs tentatives analogues furent renouvelées sans plus de succès, si bien que MM. les prétendants disparurent successivement, et l'hôtel Belmare reprit sa roideur habituelle, et la vie de M^{lle} Julie sa sérénité et son calme... Calme n'est peut-être pas le mot... le mot exact... la passion n'est pas calme, et l'amour des fleurs était devenu, dans le cœur de M^{lle} Belmare, une véritable passion.

Elle ne tarda pas à l'éprouver. Son front s'assombrit, son regard se voila; elle ne descendit plus assidûment dans le jardin, et quand elle y parut, elle s'y promena sombre et silencieuse, quelquefois même sans donner un regard à ses belles fleurs pour lesquelles elle sembla affecter la plus froide indifférence.

Que s'était-il donc passé? quelle cause avait pu opérer un si brusque changement dans ses goûts et ses sentiments? quelque influence destructive avait-elle ravagé ses collections? leurs plus belles variétés avaient-elles péri ou perdu leur éclat?

Nullement. Tout au contraire, Antoine venait d'obtenir des semis des *gains* magnifiques : la renoncule *Jézabel*, dont la couleur de feu flamboie sur un fond noir, et la jacinthe *G'ora mundi*, dont la pyramide superbe est formée de cinquante fleurons d'un pourpre lumineux.

La cause de ce changement était l'amour même qu'elle éprouvait pour ses fleurs, amour jaloux comme tous les amours.

Un botaniste distingué, M. Bachelier, venait de convier tous les fleuristes à visiter des collections d'une fleur inconnue dans l'Occident, qu'il avait rapportées de ses lointains voyages. Cette fleur était l'anémone.

Où l'avait-il découverte? Il en faisait un mystère.

C'était à Constantinople, où l'anémone était et est encore la fleur de prédilection des odalisques et des sultanes. Elle n'y est pas seulement la décoration de leurs harems; elles la mêlent à leur chevelure, et en ornent leurs caftans brodés de perles et leurs feredges pailletés d'or. M. Bachelier n'en avait pas seulement réuni des pattes des plus belles variétés; il s'était procuré de grandes quantités de graines et s'était enquis des meilleurs procédés de culture. De retour à Paris avec ses conquêtes, il s'était appliqué, avec la patience d'un chercheur et l'habileté d'un artiste, à donner tout l'éclat et tout le retentissement possibles à son triomphe. Quand, grâce à ses semis et à ses soins multipliés, il crut avoir épuisé toutes les nuances de la palette de la nature dans l'éblouissante variété de couleurs de ses massifs; quand il eut obtenu dans l'élégance et l'harmonie des formes l'idéal de beauté qu'il avait rêvé, il convia tout Paris, — le tout Paris d'alors, — à venir admirer ses richesses.

Son triomphe dépassa son espérance; il fut pour tous le lion du jour, et il le resta pour quelques-uns. De ces quelques-uns-là fut M^{lle} Julie de Belmare, M. Bachelier devint pour elle ce que Baruch avait été pour La Fontaine, quand le bon fabuliste eut lu l'œuvre du prophète. Elle ne parla plus que de lui, ou plutôt de ses anémones : ce fut d'abord avec enthousiasme, mais à l'enthousiasme succéda bientôt la tristesse.

Cette tristesse s'étendit de ses traits à son caractère. Si on lui parlait, pour la distraire, de ses belles collections à elle : « Que sont, demandait-elle, mes pauvres plantes occidentales auprès de ces anémones d'une beauté si parfaite? » Elle en vint, nous le répétons, à ne descendre que rarement à son jardin, et à ne paraître dans la vie de famille qu'aux moments obligatoires : le jour à la salle à manger, et le soir au salon.

Toute la maison en fut frappée. Son vieil oncle s'en attrista d'abord, et finit par s'en inquiéter. Un soir qu'il la trouva plus triste encore que d'habitude, plongée dans une bergère, près de la cheminée, il se résolut à faire une tentative pour l'arracher à ce marasme.

Un jeune conseiller au Parlement, M. Louis de Harlay, — le seul des beaux papillons venus voler autour d'elle qui n'eût pas repris son essor devant sa froideur, — avait en vain essayé, à plusieurs reprises, de lier conversation avec elle; elle n'avait répondu que par quelques mots, et les tentatives étaient tombées.

FULGENCE GIRARD.

(A continuer.)

CHARLES DICKENS

Celui-là ne meurt pas tout entier.

La paralysie a tué son corps ces jours derniers, mais son esprit vivifiera, après lui, les générations éprises de son beau talent. La mort, la plus invincible des forces brutales, peut bien anéantir une individualité matérielle, mais sa souveraineté recule impuissante devant l'idée. L'idée c'est ce qui reste de l'homme; c'est ce qui constitue l'avoir de l'humanité.

Charles Dickens est un de ceux qui ont le plus contribué à cette richesse intellectuelle qui, entre les mains de la postérité, devient le grand levier de

la civilisation. Dur pour les égoïsmes et les hypocrisies de son temps, il a été secourable à toutes les misères engendrées par le faux équilibre de la société anglaise; il a plaidé la cause universelle des malheureux.

Comme toutes les natures d'élite, il avait au cœur une grande pitié pour tout ce qui souffre. Cette grande pitié a été le nerf de ses succès littéraires dans les deux mondes. Non pas qu'il eût cette fausse sensiblerie propre à ces écrivains parasistes, mauvaise queue de Byron, de Goethe et de Lamartine; non, ses romans à lui, pleins de tendresse consolatrice en même temps que de nerveuse indignation, revendiquaient le droit des petits, ces martyrs, et les franchises de la vraie égalité contre l'indifférence et le mépris de l'hypocrisie et du chacun pour soi.

Il avait étudié de près les misères qui fourmillent dans le gâchis de ce monde, son talent nerveux et impressionnable les fait toucher du doigt, et c'est par les larmes qu'il ouvre le cœur de ses lecteurs et de ses auditeurs à la *compatissance*.

Plus qu'un autre, le grand artiste-romancier, compatissait à tout ce qui souffre, à tout ce qui pleure. Aussi les misérables de Londres ne passeront-ils jamais plus devant l'abbaye de Westminster, sans se dire : « Là repose notre ami. »

C'est en effet dans le Panthéon de l'Angleterre, qu'a été déposé son cercueil de chêne qui ne porte pour inscription que ces mots : *Charles Dickens, né le 7 février 1812, mort le 9 juin 1870.*

C'est dans la chapelle de la Foi, appelée aussi le coin des poètes, qu'auprès du buste de Shakespeare, auprès des tombes de Sheridan, de Macaulay, d'Addison, de Johnson, de Garrick, d'Haendel, de Goldsmith et de Thakeray, son ami, Dickens, ce grand du monde intellectuel, dort son sommeil.

Ses funérailles ont été des plus simples. Il haïssait le faste et les honneurs. La famille, se conformant à ses antipathies, avait demandé que la cérémonie funèbre s'accomplît sans appareil. Le public n'avait pas été prévenu et les parents seuls accompagnaient le char funèbre. Mais les fils, les filles et la sœur de Dickens ne furent pas seuls à le mettre au tombeau.

Sous les grandes voûtes de Westminster s'étaient donné rendez-vous les grandes créations qui ont fait la gloire du romancier. La mort, aussi fantaisiste que le crayon de notre dessinateur E. Morin, les avait évoquées ce jour-là. Dans les demi-teintes de la chapelle, on voyait *Nicholas Nickleby*, la *Petite Dorrit*, *Barnaby Rudge*, le petit *Davy Copperfield*, *Olliver Twist*, *Dombey*, *M. Pickwick*, le pauvre Joe, l'hôte des Hork-Wouses de Londres et le vieux saltimbanque Sleary des *Temps difficiles*, Pecksnuff, Gamp et Harris, trois figures de citoyens américains que Dickens a prises sur le vif et retracées dans *Martin Chuzzlewit*. De temps à autre une note plaintive et monotone se mêlait aux accords de l'orgue. C'était la cantilène attristée du *Grillon du foyer*, ce grillon qui fut le premier à chanter en France la gloire du romancier anglais.

Tel était le cortège idéal de Charles Dickens. Le poète créateur s'en allait de la vie laissant vivantes les immortelles créations de son génie. Mais cette vie a été bien remplie. Déjà, dans l'étude de procureur où l'avait mis son père pour lui faire apprendre la profession d'homme de loi, le littérateur s'était révélé par de petits tableaux de mœurs signés Boz et Phiz qui eurent un immense succès à Londres. Sa puissance dramatique, sa vigueur et le pittoresque de ses facultés d'observation s'accusèrent de plus en plus dans ses successives et fécondes productions. Enfin, la mort est venue le frapper dans la plénitude de son talent. Elle a brutalement brisé la plume qui laisse inachevé son dernier livre : *The Mystery of Edwin Droods*.

Charles Dickens a fouillé les misères sociales, il a décrit les vices dans ses pires conséquences, mais sa pensée est toujours restée bonne et saine. Son idée persistante a été de consoler ceux qui souffrent, d'appeler sur eux l'attention et la pitié des heureux de ce monde, enseignant aux uns et aux autres ce qu'on oublie trop souvent et dans la misère et dans la prospérité : Le Devoir.

LÉO DE BERNARD.



DICKENS ET SES ŒUVRES. — (Dessin et composition de M. Edmond Morin.)

STATUES

DÉCORANT LES COMBLES DU NOUVEL OPÉRA

On peut dire la décoration extérieure du nouvel Opéra terminée. L'édifice vient de recevoir son couronnement, et de l'avis de tous, quelque critique que l'on fasse d'ailleurs à certaines parties de l'architecture, à divers agencements de l'ornementation, les groupes aujourd'hui en place de MM. Gumery, A. Millet et Lequesne, donnent à la façade du monument le caractère d'élégance qu'on croyait devoir lui refuser auparavant.

Les deux groupes exécutés par M. Gumery occupent les angles de l'attique qui surmonte la grande loge ouverte, motif principal de la façade. Dorés en plein, ils relèvent la ligne des antéfixes, dorées également, dont l'effet, sans ce complément, eût continué à n'être pas des plus heureux. L'œuvre de M. Millet, en bronze celle-là, occupe la pointe du pignon de la scène; à chaque extrémité des rampants de ce pignon galopent des Pégases, eux aussi en bronze, provenant de l'atelier de M. Lequesne, et voilà une silhouette, naguère triste et froide, hardie, intéressante à présent.

Ce que valent ces groupes au point de vue de l'exactitude des formes et du modelé, sous le rapport de l'agencement des personnages et de l'ajustement des draperies, si colossales qu'en soient les proportions, il est



APOLLON, statue de M. Millet, nommé officier de la Légion d'honneur.

(Dessn de M. Bocourt.)

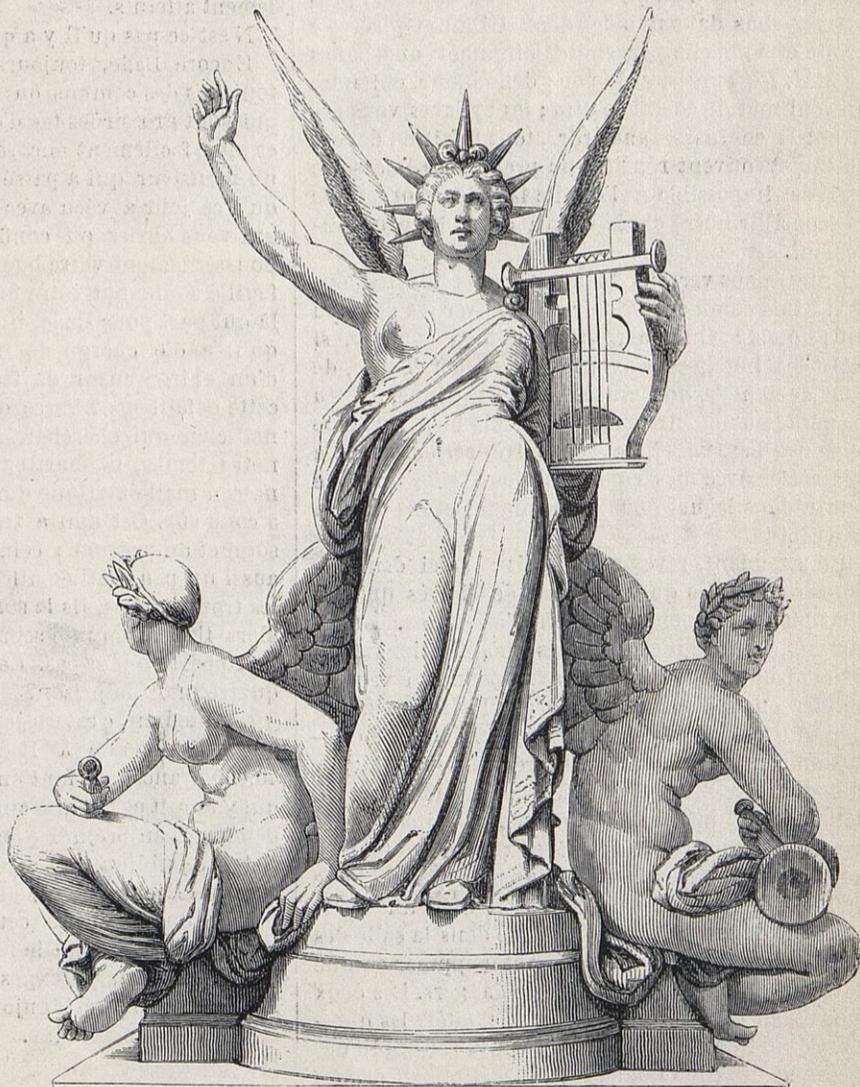
vraiment fort difficile de s'en rendre un compte exact. Pensez donc que l'Apollon qui tient au-dessus de sa tête, comme un ostensor sacré, la lyre symbolique, est à une hauteur qui égale, sauf trois ou quatre mètres, celle des tours de Notre-Dame. Or, à une telle distance, le moyen de discerner quelque chose d'un peu précis? Moins voisins des nuages, les Pégases et les groupes de la Poésie et de la Musique sont pourtant très-loin de terre. Aussi faut-il se contenter du jeu des contours généraux. Eh bien, ceux-ci ont-ils été largement conçus, découpent-ils un ensemble harmonieux? N'en demandons pas davantage: toute la question est là. Mais la réponse n'est pas douteuse. C'est une approbation sans réserve que méritent les habiles collaborateurs de M. Garnier, car leur réussite me semble complète. Fermeté des attitudes, ampleur des gestes, profils intelligemment combinés, rien d'essentiel ne manque à ces ouvrages auxquels le choix de la matière employée ajoute encore de la beauté.

Il reste maintenant à dorer quelques détails de la couronne qui surmonte la coupole de la scène et les nervures de cette coupole. Quant à l'intérieur de l'Opéra, pour le conduire à son entier achèvement, au moins trois ans bien employés nous paraissent nécessaires. Mais aussi, que de splendeur! que de merveilles!

O. M.



LA POÉSIE, statue de M. Gumery.



LA MUSIQUE, statue de M. Gumery.

GROUPES DÉCORATIFS DU GRAND OPÉRA

COURRIER DU PALAIS

Blois l'a décidément emporté : c'est à Blois que siégera la haute cour de justice, c'est dans la salle des États de ce château historique que se dérouleront les phases du complot. Comme ces vieilles murailles vont être étonnées ! L'idée d'une solennité moderne quelconque dans ces salles, dans ces galeries qui ont si bien gardé le cachet de leur temps, nous paraissait d'abord impossible. Les habits noirs, les cravates blanches, les robes d'avocats, les vestons, les pantalons mode, et surtout les chapeaux noirs ou gris en forme de cylindre, nous semblaient d'une absurdité insurmontable, et nous commençons à craindre qu'on ne nous imposât le costume moyen âge, ou tout au moins l'habillement à la Henri III ; mais nous voilà rassurés après avoir lu que les travaux d'appropriation allaient avoir pour effet, sinon pour but, de faire disparaître la difficulté : un plancher volant va protéger le carrelage de la mosaïque, et les peintures murales seront défendues jusqu'à hauteur d'homme par une boiserie recouverte d'une teinture grise. Cela étant, nous pourrions circuler à notre aise, à la bonne heure !

En ma qualité de reporter, il y a cependant, dans la description de ces merveilles, une phrase qui m'inquiète un peu : « On avait songé, à cause de l'extrême sonorité de la salle, à suspendre un velum aux chapiteaux des colonnes qui soutiennent sa double voûte ; mais cette idée a été abandonnée, et la foule suffira seule à empêcher cet excès d'acoustique. »

En êtes-vous bien sûr ? Je ne comprends pas bien comment la foule pourra empêcher le son de se perdre dans les plafonds et de nous arriver à l'état de double ou de triple écho. Je ne vous parle plus de la nouvelle salle de la cour d'assises de Paris qui paraît faite tout exprès pour que l'on n'entende absolument rien. — Ah ! bien dorée, par exemple ! — Mais je puis vous citer comme exemple la salle des audiences dans le nouveau palais du tribunal de commerce ; faites-y entrer un jour autant de foule qu'il vous plaira ou qu'elle pourra en contenir, puis asseyez-vous dans une des deux tribunes placées à droite et à gauche perpendiculairement aux bancs de MM. les agréés, et je vous défie bien d'entendre un seul mot de ce qui se dira ; les syllabes vous arrivent là confuses, sans ordre, tout à fait en dehors du ton et souvent répétées ou prolongées, de sorte qu'il est impossible à l'oreille la mieux organisée de recueillir autre chose qu'un absurde bourdonnement.

Enfin, nous verrons bien... si nous n'entendons pas ! Mais comment va faire Blois avec ses deux ou trois hôtels ? Où pourrions-nous bien coucher, si MM. les hôteliers s'avisent, comme à Tours, de nous demander, non plus le salaire légitime, un peu exagéré pour la circonstance, mais bien une part dans nos bénéfices ? Je songe très-sérieusement à m'associer avec mes confrères pour fréter un vaste bateau dans lequel nous nous organiserons chacun une cabine.

En attendant, revenons à Paris : Voici deux affaires semblables qui se suivent de si près qu'elles vont bien certainement appeler l'attention des magistrats et provoquer quelques modifications dans les confrontations imposées aux époux qui veulent plaider en séparation de corps. La loi exige en effet que les deux époux soient, au préalable entendus en conciliation par M. le président du tribunal. Mais il arrive souvent que M. le président est à l'audience ou même qu'il a deux autres justiciables dans son cabinet quand les époux se présentent, se rencontrent, et attendent quelquefois ensemble le moment de leur comparution, soit dans un vestibule soit dans un greffe soit même dans la salle des Pas-Perdus. On peut facilement supposer ce que cette rencontre peut présenter de dangers. Les deux époux sont nécessairement aigris, exaltés ; les questions d'intérêt viennent le plus souvent compliquer encore la situation ; dans ces séparations brusques de gens qui avaient cru s'associer pour la vie, il y a toujours une partie lésée et quelquefois même elle

le sont toutes les deux. Je n'ai jamais assisté, bien entendu, à aucune de ces conciliations, mais il m'a souvent été dit que l'entrevue se passait en récriminations amères, violentes même, et qu'il était rare que les époux ennemis n'en sortissent pas plus animés l'un contre l'autre. S'il en est ainsi de l'entrevue légale elle-même, si l'intervention bienveillante, la présence d'un magistrat ne calme pas davantage ces colères, combien leur explosion doit-elle être plus vive, alors seulement qu'on se prépare à l'entrevue et que l'on se rencontre dans un lieu public. Les gens du palais, vous diront que ce n'est pas chose nouvelle qu'une querelle bruyante, qu'une rixe entre époux, dans la salle des Pas-Perdus, dans le vestibule du cabinet de M. le président.

La semaine dernière, devant la cour d'assises, comparaisait un mari qui avait, en pareille circonstance, tiré sur sa femme un coup de revolver ; la balle, heureusement, avait seulement traversé le bras et la guérison avait été très-prompte. L'accusé Foa a soutenu pour sa défense qu'il n'avait jamais eu l'intention de donner la mort à sa femme, qu'il avait voulu peut-être l'effrayer pour la faire taire, pour la faire renoncer à son instance en séparation de corps, pour la décider à revenir avec lui.

Il prétendait en outre avoir été provoqué ; sa femme, disait-il, l'avait accablé de reproches violents, d'injures grossières, et il n'avait pas été maître de lui. Son meilleur moyen de défense était le peu de gravité de la blessure, et une simple peine d'emprisonnement a été prononcée... Eh bien, voici, à Clermont-Ferrand, une affaire toute semblable !

Hélas ! cette fois, il n'y aura ni instruction, ni comparution devant la cour d'assises, ni moyens de défense invoqués ; le meurtrier et la victime, le mari et la femme, sont morts tous les deux. Ils allaient être entendus en conciliation par M. le président Rouffy, qui, à ce moment, sortait de l'audience de la 1^{re} chambre ; un cri se fait entendre dans la salle des Pas-Perdus, une femme est renversée à terre, un homme la maintient sous lui par la pression de ses genoux. On accourt, on les sépare avec peine, on veut les relever... Mais déjà le mari a frappé sa femme d'un coup de couteau, puis il s'est frappé lui-même... Tous deux sont mortellement atteints.

N'est-ce pas qu'il y a quelque chose à faire ?

Encore Bade, toujours Bade et son tapis-vert ; toujours des commis ou des mandataires infidèles qui vont grossir les tas d'or si facilement amoncelés et plus facilement encore dissipés là-bas ! — C'est un monsieur qui a passé la quarantaine, qui jusqu'à ce jour a vécu avec probité, avec honneur, à qui vous auriez pu confier, il y a quelques mois, non-seulement votre bourse, mais encore le portefeuille contenant votre fortune. C'est ce monsieur-là qui part pour Bade, un beau soir, avec 30,000 fr. qu'il a été chargé de recevoir pour le compte d'un entrepreneur de travaux publics. Pourquoi cette défaillance ? Parce qu'il avait un ami mathématicien qui cherchait la pierre philosophale de notre temps, la martingale infailible, la combinaison mathématique qui permet de gagner au jeu à coup sûr. Cet ami a trouvé son problème, il le soumet au prévenu ; celui-ci, qui par malheur est aussi un peu mathématicien, vérifie les calculs ; il les trouve justes, ils le sont en effet. Et alors... et alors il perd en une semaine 30,000 francs qui ne lui appartiennent pas. Le tribunal l'a condamné à quatre mois de prison.

Maintenant, c'est un jeune homme de vingt-trois ans qui est allé à Bade et qui aurait gagné 40,000 francs, s'il faut en croire la banque ; mais qui y aurait perdu une cinquantaine de mille francs détournés au préjudice de l'administration de l'Assistance publique, au dire de l'accusation.

Mais le jeune homme a été acquitté, et je n'ai plus à vous parler de cette affaire qu'au point de vue de ce qu'on appelle le contrôle dans les grandes administrations. L'exposé serait trop long pour l'espace qui me reste aujourd'hui, je le remets donc à la semaine prochaine.

PETIT-JEAN.



PORTE-SAINT-MARTIN : *Michel Pauper*, drame moderne en cinq actes et sept tableaux, par M. Henri Becque. — CLUNY : *Père et Mari*, pièce en trois actes, par M. Émile Bergerat ; *la Folie persécutrice*, vaudeville en un acte, par M. Charpentier. — Correspondance.

L'auteur de *Michel Pauper* a une telle confiance dans son mérite, ou tout au moins dans sa vocation dramatique, qu'après avoir vu repousser sa pièce par la Comédie-Française et par l'Odéon, il s'est décidé à louer pour son propre compte le théâtre de la Porte-Saint-Martin, à enrôler une troupe, et à se faire jouer à ses frais. A cette époque de l'année, au mois de juin, par la chaleur qui règne ! Mélancolique extrémité ! vaillance rare ! Le succès a-t-il récompensé M. Becque de ses efforts ? Cela n'est pas prouvé d'une façon éclatante et absolue. On a trouvé des qualités dans *Michel Pauper*, une recherche de la vérité poussée jusqu'au réalisme le plus sinistre, un dédain voulu des conventions scéniques élémentaires, un style net... et voilà tout. La pièce est à l'état de vigoureuse ébauche, ou plutôt ce sont des scènes heurtées, fougueuses. Le titre ambitieux semble annoncer un symbole. Michel Pauper est loin d'être un pauvre diable cependant ; il représente un ouvrier qui, à force de travail et d'intelligence, s'est élevé au premier rang parmi les industriels. La fatalité veut qu'il s'éprenne d'une fille noble, et qu'il lui propose de l'épouser. Ce n'est pas sans une certaine hésitation que M^{lle} Hélène de la Roseraie consent à mettre sa main dans la main de Michel ; elle y est contrainte par la perte de sa fortune. Cette hésitation ne fait que grandir aux approches du mariage. Enfin, le soir des noces, lasse d'un rôle qui lui semble indigne d'elle et de lui, Hélène se décide au plus terrible des aveux : elle a eu un amant. Le premier mouvement de Michel Pauper est de sauter sur un poignard et de l'en frapper ; mais une révolution étrange s'opère au même instant dans son cerveau ; l'arme tombe de ses mains, et, hagard, épouvanté, la tête basse, il sort de la chambre nuptiale pour n'y jamais rentrer.

Cette scène, la scène culminante du drame, est des plus périlleuses, des plus invraisemblables, des plus folles ; elle eût fait reculer Dumas fils et pâlir Victorien Sardou. M. Henri Becque l'a accueillie avec transport et développée avec amour. Mais comme amour et transport ne suffisent pas toujours pour sauver une situation, il y a joint une dose raisonnable d'habileté, et la situation a passé, à entraîné même. — Ah ! cette habileté dont on se plaît tant à médire et qu'on voudrait méconnaître, faut-il donc éternellement lui revenir, pieds et poings liés ! — Après cet acte-là, l'habileté abandonne l'auteur de *Michel Pauper* ; la passion a atteint une note si haute qu'elle ne peut plus la dépasser ; il reste encore humain, mais il est banal. Son ouvrier cherche un refuge dans l'ivresse, par laquelle il a toujours été sollicité.

Ivresse chaude et forte,
A qui j'ouvre ma porte
Les jours de désespoir,
Ivresse, viens ce soir !

Viens, éclate et flamboie !
Ivresse, sois ma joie !
Apaie à flots pressants
La soif de tous mes sens !

Est-ce que tu me houpes ?
Pose là tes deux coudes,
Et, pendant que je bois,
Parle-moi d'autrefois.

Te souvient-il, drôlesse,
De ma grande tristesse
Et des pleurs insensés
Que nous avons versés ?

Si ce n'est pas la lettre de l'évocation de Michel (n'allons pas jusqu'à le charger de mes méfaits poétiques !), tel en est du moins le sens exact. Il s'enivre au point de tomber sur le seuil de sa porte. Hélène et son amant trébuchent contre son corps inerte en se rendant à leurs fêtes. Ainsi s'accomplit

le dénouement. — Quelle morale, ou plutôt quelle conclusion en tirer? Quelle idée a conduit la plume de M. Henri Becque? A-t-il voulu prouver seulement que les ouvriers ont tort de s'allier aux filles des nobles? Son point de vue manque alors de nouveauté. Avouons plutôt que Michel Pauper, ouvrier rejeté dans sa nuit et dans ses vices par un coup de poing brutal de la fatalité, ne personnifie aucune classe, ne symbolise rien du tout. C'est un cas isolé et auquel le paupérisme demeure étranger.

Reconnaissons que l'intrépide auteur de *Michel Pauper* a été très-bien secondé par sa petite troupe, recrutée un peu partout. Le premier de tous, M. Tillade, est entré dans la peau du principal personnage, et l'a tendue à la faire éclater. Il a été servi même par ses défauts dans cette création farouche. Clément-Just, Goujet, Angelo, se sont fait des physionomies. Quant au rôle d'Hélène, il est interprété par une jeune femme pre que inconnue, d'un talent réel et d'un charme singulier; elle s'appelle M^{lle} Lefresne. En rangeant avant-hier quelques papiers, je suis tombé sur une lettre qui me la recommandait déjà, il y a quelques années. Cette lettre est du brave et charmant romancier Paul du Plessis, qui, peu de temps après, jeune encore, s'affaissait tout à coup sur le trottoir de la rue des Martyrs, pour ne plus se relever. Je donne ici sa lettre, d'un accent original et gai :

« Vendredi, 21 décembre 1860.

« Monsieur et cher confrère,

« Je vous écris de la Société des gens de lettres; c'est vous dire que cette lettre manquera de tout style.

« Il s'agit d'un double début : du mien comme solliciteur, et de celui d'une demoiselle Lefresne comme actrice.

« C'est ce soir, à l'Odéon, que M^{lle} Lefresne doit faire son entrée dans le monde dramatique; permettez-moi de la recommander vivement à toute votre bienveillance. On m'assure qu'elle a une grande vocation et beaucoup de talent, — ce qui m'est bien égal; — mais ce que je sais, c'est que ce serait faire une bonne action de l'aider dans ses débuts... Ce serait ici le moment de placer une phrase parfumée de sentiment, mais j'ai trop froid aux doigts; je préfère vous assurer tout simplement que je suis

« Votre bien dévoué serviteur,

« PAUL DU PLESSIS. »

Qu'est devenue M^{lle} Lefresne depuis ses débuts à l'Odéon, débuts dont je n'ai pas un souvenir bien précis? La province l'a prise sans doute, ou l'étranger; c'est le sort commun. Enfin, la voilà de retour à Paris; espérons qu'elle y restera maintenant. Elle a tout à fait réussi, et je serais fort aise que la protection posthume de Paul du Plessis pût lui porter bonheur.

Un grand succès vient d'être obtenu au théâtre Cluny par *Père et Mari*, comédie-drame de M. Emile Bergerat, de qui l'on ne connaissait, jusqu'à présent, qu'un petit acte en vers représenté au Théâtre-Français. M. Bergerat a fait des progrès considérables depuis *Une Amie*. Le sujet de son nouvel ouvrage est d'une nature pénible, comme *l'Autre*, de M^{me} George Sand. Un père, M. Mauvilain, afin de sauver les jours de sa fille, lui donne pour époux l'homme qu'elle aime, Jacques Cerny. Mais cet homme a été l'amant de M^{me} Mauvilain; n'importe, la voix du père étouffe la voix du mari, qui chassera sa femme, mais qui sauvera sa fille. Tout est scabreux dans cette pièce, traitée avec une verve insolente et un esprit effronté. Voilà les *Sceptiques* remplacés pour longtemps.

Tu petit vaudeville de M. Charpentier a fait rire à côté de *Père et Mari*. M. Charpentier est le fils du libraire renommé à qui l'on doit la collection d'auteurs modernes qui porte son nom. Ce vaudeville, intitulé : *la Folie persécutrice*, est emprunté à l'une de nos plus récentes causes célèbres. Du moment que l'on fouille les événements contemporains, attendons-nous prochainement à voir paraître un vaudeville sous ce titre : *Rendez l'encrier!*

Puisque j'ai initié le lecteur à ma correspondance, je termine en rapportant une autre lettre qui

m'a été adressée il y a peu de temps, et qui est datée de Narbonne :

« Monsieur,

« Dans une de vos dernières chroniques du *Monde illustré*, à propos du penchant déterminé de certains restaurateurs pour le théâtre, vous vous demandez : « Quels rapports singuliers existe-t-il donc entre la cuisine et l'art dramatique? »

Voici la réponse que je trouve dans le critique Hoffman :

« La cuisine et la littérature ne sont pas si étrangères l'une à l'autre qu'on le croit communément. La plupart des métaphores dont nous nous servons en parlant du style sont empruntées au sens physique qui réside dans notre palais. Le goût est législateur dans les lettres comme dans les repas. Nous employons le mot *piquant* pour exprimer ce qui nous réveille dans l'un et l'autre genre. Nous disons qu'il y a du sel dans les comédies de Molière et de Regnard; nous appelons *fade* les pièces de bon ton, et le bas comique se nomme la *farce*.

« Timoléon P. »

Je remercie mon érudit correspondant de sa communication, qui fera oublier à mes lecteurs ce que ma chronique d'aujourd'hui a de trop peu *épique*.

CHARLES MONSELET.

SALON DE 1870

VIII

MM. Maxime Lalanne, Pasini, Berchère, Brest, Guillaumet, Dehodencq, Yan Dargent.

Dans le dernier numéro du *Monde illustré*, j'ai laissé passer deux reproductions d'œuvres exposées à ce Salon, sans en dire un traître mot. Que M. Pasini et M. Lalanne me pardonnent ce double oubli; je me hâte de le réparer.

Il s'agit, pour M. Lalanne, d'une *Vue d'Auray* dessinée au fusain. Bien peu pourraient disputer à M. Lalanne le prix dans ce mode rapide de procéder qui laisse à l'esprit toute sa liberté, toute la fleur de ses impressions, qui se prête à mille jeux de lumière, à mille caprices de touches on ne peut plus séduisants. En quelques instants, un dessin se prépare, s'éclaire, s'avive, se colore, s'achève, et quand le goût et le savoir guident un outil aussi commode, nous avons des œuvres charmantes comme cette *Vue d'Auray*, par exemple, comme les deux *Vues d'Hennebont*, que l'artiste expose en même temps.

Lui, M. Pasini, est au Salon avec deux peintures : la *Porte de la mosquée de Yeni-Djami*, que nous avons fait graver, et les *Femmes turques aux Eaux-Douces d'Asie*. C'est la première qui me semble la meilleure. Je ne trouve pourtant point le sujet très-bien dans la toile, que je rognerais volontiers de quelques centimètres par en bas, pour l'élargir d'autant sur la droite; mais l'architecture est parfaitement construite, peinte solidement, largement, simplement, entre des contours trop durs sans doute, en revanche fort corrects et d'aplomb. Et puis les figures sont jolies, et le coloris un peu voilé, triste même, a du charme; on ne s'ennuie point à le regarder.

L'*Embouchure du Nil à Lesbé*, par M. Berchère, est un bon morceau. Assurément, il ne jette aux yeux ni eau phosphorescente, ni ciel bleu indigo, ni lumières jaunes de mars, comme les toiles d'Orient de M. T. Frère; mais il s'en dégage autrement d'art, de goût et de vérité, et il y a là un poudroiement de clartés matinales qui promet pour la journée des rayons d'acier fondu. M. Brest n'avance ni ne recule. Il ne fait aucun progrès. Il est vrai que ses défauts ne s'aggravent pas non plus. Il reste stationnaire au milieu d'un bagage de demi-qualités qui ne suffiront jamais à faire de lui un grand peintre. Je crains que M. Guillaumet ne donne dans l'imitation; du moins, son *Campement d'un goun* semble sacrifier au culte de M. Fromentin, dont tout l'esprit, si enviable qu'il soit, ne saurait valoir le moindre grain d'originalité. On lui a

connu une pratique plus mâle, des effets plus simples, et il réussissait par des moyens sincères qu'il n'empruntait à personne. C'était la bonne manière, monsieur Guillaumet.

Mais un tableau africain d'un haut et puissant mérite, c'est celui de M. Dehodencq, *Fête juive à Tanger*. Ressemblant, à cause du sujet et de quelques dispositions générales, à une œuvre justement célèbre de Delacroix, il ne souffre point cependant de ce rapprochement inévitable. Si la coloration en est moins limpide et moins tranquille, si l'air n'y circule pas dans une harmonie transparente et légère, par contre, le dessin est plus soutenu et plus ferme, les pieds, les mains, les têtes n'offrent guère de prise à la critique, et sous des vêtements amples et libres, l'inflexion des corps se devine sans la moindre peine. D'ailleurs, la fidélité locale est la même dans les deux ouvrages : de part et d'autre, impossible d'être plus marocain et plus juif à la fois.

La scène se passe dans une de ces cours intérieures que l'on trouve dans les habitations d'Afrique et d'Espagne, sur lesquelles s'ouvrent les appartements, avec galerie à balustrade de bois régnant autour. Assis au centre, sur des nattes, les jambes croisées, des musiciens jouent de la viole et du tarabouck, et chantent d'une voix grêle et criarde une chanson du désert. A gauche, se dirigeant vers le fond, les maîtres du logis, c'est-à-dire un jeune homme, type superbe d'Israël, grand, élancé, vêtu de drap bleu, et une belle jeune femme, toute d'or et d'écarlate habillée; un petit garçon, son fils sans doute, l'accompagne, lui prenant la main avec une délicate câlinerie. Ce groupe se présente de dos; les visages sont de profil. Le long des murs et sur la galerie, sont les dames invitées, les unes immobiles comme des idoles, le mouvement coûtant à leur nonchalance, les autres causant et devisant non sans gaieté. Ça et là des esclaves, des plateaux de cuivre chargés de rafraîchissements à la main; or, je le remarque, parmi les servantes, plusieurs portent des jupes à volants, preuve que les modes de notre prosaïque Europe commencent à pénétrer là-bas. Dans le haut de la toile, au-dessus de murs blanchis à la chaux, s'étend une bande de ciel torride.

Une bonne partie de la composition est dans l'ombre, ombre un peu lourde et épaisse, je l'avoue, dans laquelle l'œil ne distingue pas aisément d'abord les individus et les choses. L'on s'y fait, cependant, et bientôt se découvrent en détail des têtes excellentes, des accoutrements parfaits, des mains, des pieds, des ustensiles sans reproche, et beaucoup de mouvement dans les personnages. Rien de mieux peint que le groupe des musiciens, ni de plus expressif. Les malheureux se démenent comme des singes, glapissent comme des diables; ils suent à grosses gouttes; on voudrait les voir ôter leurs habits. Il faut que l'artiste ait vécu avec ces gens-là pour si bien connaître à fond leurs physionomies, leurs allures et leurs nippes. Quant aux portions en pleine lumière de ce tableau, qui nous fait entrer dans l'intimité de la vie africaine, et nous en apprend là-dessus plus long peut être que si nous étions devant la réalité, elles sont fort belles et ne méritent que des éloges. Certes, les principaux personnages, j'entends les maîtres de la maison, ne laissent rien à désirer comme choix de types, d'attitudes et d'ajustements, comme rendu pictural d'une largeur et d'une franchise rares, et, tout à fait à gauche, planté contre la muraille, il y a un jeune moricaud, la face faisandée de tons bleuâtres, d'une mine étrangement charmante, et vivante à croire qu'il va montrer ses deux rangées de dents blanches. On doit louer encore davantage la magie singulière de l'effet, le relief des saillies, le prestige des tons. Je doute que la palette en puisse fournir de plus vifs, de plus intenses. Mais il n'est point de tâche qui intimide le tempérament bien doué et le vrai savoir. Aussi, triomphant des obstacles, jouant avec les difficultés, le peintre a su réunir ces notes turbulentes en un ensemble discipliné et agréable, y ajoutant l'inexplicable accent de goût et de grâce qui fait battre le cœur des connaisseurs, que l'homme vraiment artiste imprime sur tout ce qu'il touche. Eh! qui sait? Je ne voudrais pas décourager son avenir, mais M. Dehodencq a peut-être



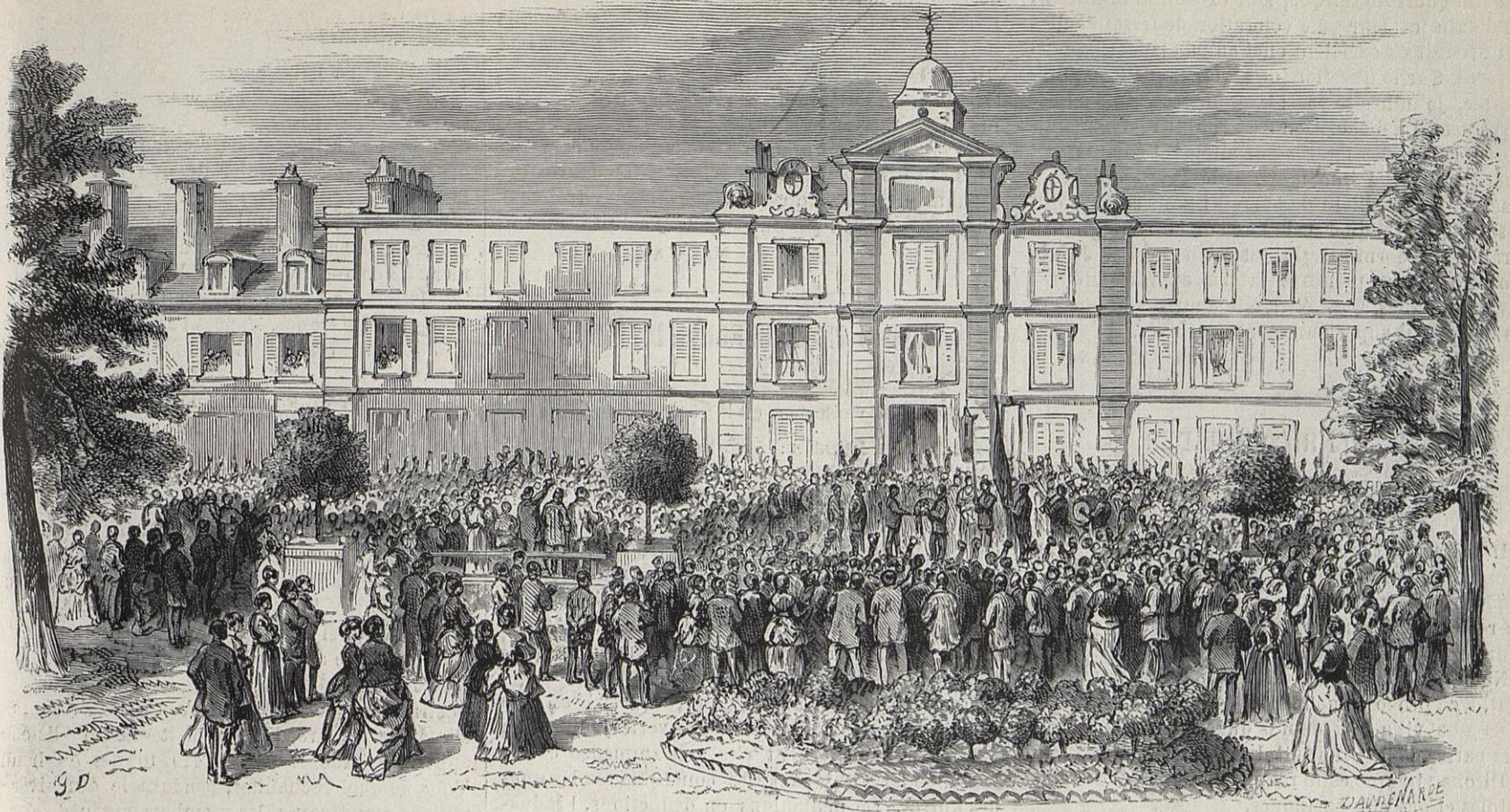
LE TRAVAIL.



L'INTEMPERANCE



don
Es
jets
réali
mille
teurs



Démonstration, au Creuzot, en faveur de M. Henri Schneider, nommé conseiller général. — Dessin de M. Godefroy Durand d'après le croquis de M. A. Gambey.

donné là toute sa mesure et signé son chef-d'œuvre? Esprit visionnaire, pénétrant sans effort les sujets les plus différents, possédant le secret de la réalité, actif et zélé, M. Yan Dargent se délasse des mille dessins qu'il fournit bon an mal an aux éditeurs de livres et de journaux illustrés, sur des ta-

bleaux qu'il achève pour le Salon, heureux de concentrer ainsi de temps en temps ses forces et de résumer son savoir.

Aujourd'hui, il nous donne deux compositions philosophiques et sociales, gravement réfléchies. Elles représentent le *Travail* et l'*Intempérance*, anti-

thèses vivantes, puissances égales et rivales qui se disputent le pauvre monde, comme autrefois Osiris et Typhon, Arimane et Oromaze se disputaient l'empire de l'univers. Je ne m'embarrasse pas de les décrire, le journal se chargeant d'en publier la gravure. Mais je dois constater qu'avec leur sil-



PARIS. — La Fête-Dieu à l'hôpital de Lariboisière.

houette quasi hiératique, leur exécution éliminant les détails et leur pâle coloration de fresque, elles ont produit un excellent effet au palais des Champs-Élysées. Sur la question de savoir laquelle est préférable, je n'hésite pas : la première palme à l'*Intempérance*. La disposition des groupes est bien équilibrée, le rôle des figures parfaitement compris. Et quelle trouvaille que la pose de l'ivrogne ! Est-il assez ivre, assez plein de boisson ! Sans son fils qui le soutient, il piquerait le nez sur la route, le misérable, et dormirait là jusqu'au matin. Je reproche à l'autre peinture la perpendicularité répétée des lignes. C'est égal, elle a aussi son prix, et les deux vont supérieurement ensemble.

OLIVIER MERSON.

M. HENRI SCHNEIDER

ÉLU, CONSEILLER GÉNÉRAL

Dernièrement ont eu lieu les élections pour les conseils généraux. Dans toute la France, il s'est produit ce mouvement que vous savez, et auquel, du reste, nous sommes habitués lorsque le peuple, réuni dans ses comices, est appelé à voter.

Nous donnons aujourd'hui un dessin représentant, à ce propos, une manifestation qui a eu lieu dans une ville qui, depuis quelque temps, a fait fort parler d'elle : il s'agit du Creuzot.

Disons vite que cette manifestation a été des plus calmes et des plus pacifiques.

Il n'était plus question de grève, les ouvriers n'abandonnaient plus leurs travaux, comme ils l'ont fait, entraînés qu'ils étaient alors par des meneurs, dont les idées dangereuses n'ont pas tardé à être justement appréciées ; ce jour-là, si les ouvriers quittaient leurs ateliers, c'était pour aller témoigner et leur reconnaissance et leur sympathie à l'homme qui les dirige, à M. Henri Schneider, fils de l'honorable président du Corps législatif.

M. H. Schneider était candidat au conseil général, et, certes, il a dû voir, par l'imposante majorité qu'il a obtenue, combien il est aimé de la population ouvrière et honnête du Creuzot.

Quand son élection fut connue, tous les travailleurs quittèrent spontanément leurs travaux.

Il se forma aussitôt une réunion nombreuse, puis on se mit en rangs, et, musique en tête, on se dirigea vers l'habitation du directeur. Les ouvriers allaient offrir un immense bouquet à M. H. Schneider, à propos de sa réélection.

Cette manifestation, on le comprendra facilement, a eu là-bas, comme partout, une grande importance, car elle a été considérée, à juste titre, comme le gage certain d'une réconciliation dont le besoin se faisait vivement sentir.

M. H. Schneider n'avait assurément pas à douter de la reconnaissance et du dévouement des hommes qu'il a sous sa direction ; ce témoignage de sympathie qui lui a été donné était bien mérité ; mais ajoutons qu'il a produit dans le pays le plus grand et le meilleur effet.

C. E.

LA FÊTE-DIEU

A L'HOPITAL DE LARIBOISIÈRE

La Fête-Dieu est une de ces solennités pour laquelle le catholicisme réserve ses pompes les plus poétiques. Elle se célèbre, tous les ans, à la belle saison des roses. Aussi les autels et les reposoirs ne manquent pas de fleurs.

A Paris, le culte catholique est moins extérieur. Les manifestations religieuses, même ce jour-là, ne dépassent pas le seuil des églises. La cérémonie a lieu dans l'enceinte du temple ou autour du temple, comme à la Madeleine.

Dans les cours et à la chapelle des hôpitaux se célèbre aussi la Fête-Dieu. L'hôpital Lariboisière est un de ceux qui prodiguent le plus d'éclat à l'anniversaire de ce jour consacré.

La veille du grand jour approche. L'heure venue, la grande cour d'entrée, vaste jardin où on devrait bien laisser plus souvent aux malades la faculté

de respirer l'air frais et les fleurs, cette cour est livrée aux religieuses du Sacré-Cœur qui dépouillent les rosiers, les géraniums et les lis *ad m. jorem Dei gloriam*. L'autel, placé devant la porte de la chapelle et à l'extrémité du jardin, est paré à profusion de guirlandes fleuries.

Ce jour-là, chaque mère du Sacré-Cœur est reine dans sa salle. Aussi les adoucissements au régime manquent si peu, que bien des malades trouvent qu'une Fête-Dieu par année, cela n'est pas assez.

MAC VERNOLL.

GUANOS ET PÊCHERIES DU NORD

Le trident de Neptune est le sceptre du monde, a dit le poète Lemaire.

En effet, le commerce et l'industrie ne sont-ils pas le roi et la reine de la terre et des mers ?

Grâce à l'industrie, le bien-être de l'homme s'accroît sans cesse. Chaque jour il trouve le moyen d'utiliser des valeurs jusqu'alors improductives. Où et quand s'arrêtera le génie humain ? Dieu semble lui dire comme au Juif errant : « Marche ! marche toujours ! » Aussi accomplit-il noblement sa mission progressive sans trêve ni repos.

Une idée pousse l'autre. Ce précepte naïf est une vérité profonde. Toutes les découvertes, toutes les inventions s'enchaînent, c'est une immense corrélation de faits qui sont les conséquences les unes des autres. De déductions en déductions, l'industrie mènera nos descendants à cette perfection relative entrevue par Fourier. Le levier d'Archimède est trouvé ; inventeurs et industriels peuvent aujourd'hui soulever le monde.

Rien n'est insignifiant dans les produits du globe ; tous doivent avoir leur emploi. Il ne s'agit que de découvrir leur application.

C'est ainsi que M. Rohart, vice-consul de Norvège, en voyant le poisson avarié que les pêcheurs du Nord rejetaient dédaigneusement à la mer, s'est dit :

— Pourquoi mépriser ce que la mer nous donne ? Tout a un but !

Fort de ce principe, M. Rohart s'est mis à chercher et il a trouvé... quoi ? Un guano parfait qui nourrit la terre et la féconde. Oui, le poisson gâté, réduit en poudre par les machines ingénieuses de l'inventeur, engraisse le sol et multiplie les récoltes...

« Les mamelles de Cérès finiront par se tarir, » disait Horace. La prédiction du poète latin ne saurait plus se réaliser. L'engrais marin de M. Rohart peut nous préserver désormais de la disette. C'est la pisciculture qui vient en aide à l'agriculture. La mer n'est pas toujours une marâtre. Elle a des entrailles maternelles pour l'homme laborieux ; si l'onde perfide engloutit bien des richesses, elle nous prodigue aussi de précieux trésors.

Les pêcheries du Nord produisent par an 50 millions de kilogrammes de déchets. M. Rohart les ravit au gouffre pour les convertir en guano d'une qualité bien supérieure à celui du Pérou et coûtant 50 fr. de moins la tonne. Voilà ce qui s'appelle faire de rien quelque chose. C'est arracher une proie au néant. Toute créature n'est que poussière et redeviendra poussière, dit le psalmiste... sans doute ; mais il est donné à l'homme industriel de fertiliser cette poussière.

C'est ainsi qu'en broyant, dans son usine, les cadavres des cétacés, M. Rohart arrive à produire 413 tonnes d'huiles médicinales, représentant une valeur de 406,000 fr. Les autres poissons lui donnent 6,679 tonnes de guano qui forment une véritable manne pour le sol appauvri quand on a voulu le faire produire outre mesure. Il faut au travailleur une nourriture substantielle. La terre n'est-elle pas la plus infatigable des travailleuses ; son labeur est incessant. Donnons-lui donc de quoi réparer ses forces à mesure qu'elles s'épuisent ; elle nous le rendra au centuple. Le guano de M. Rohart est pour elle une riche pâture qui contient les principes les plus féconds. Les mers du Nord sont pour cette exploitation une source inépuisable, elles ne se lassent jamais de donner.

Il s'agissait donc de créer dans ces parages des pêcheries en rapport avec les exigences des productions, car toute la terre de notre vieille Europe a besoin d'engrais pour rétablir sa vigueur et sa santé. Les maladies de la vigne et des tubercules prouvent son affaiblissement. Le sol est comme un malade dont le sang est appauvri. Le guano du vice-consul de Norvège fera circuler de nouveau dans ses artères la sève qui est son sang.

Le chef de l'État, qui se préoccupe si sérieusement de l'avenir des campagnes s'est intéressé vivement à l'entreprise de M. Rohart. La sympathie de Sa Majesté s'est chaudement affirmée par un envoi de cent mille francs, d'après l'avis savamment motivé de MM. Dumas, Boussingault et Michel Chevalier.

Le créateur du guano de poisson a choisi les îles Loffoden, au nord-est de la Norvège, pour établir son usine, qui est en pleine activité. Ses machines fonctionnent sans désemparer et sont en mesure de subvenir aux besoins de l'agriculture européenne. Trois mille habitants, tous pêcheurs, alimentent la fabrique de poissons avariés. Voici une non-valeur largement utilisée. Aussi, la fortune commence-t-elle à sourire à ces braves norvégiens, dont la vie est si rude et si austère. S'ils s'exposent aux dangers, l'aisance arrive dans leurs chaumières, et les récompense de leurs fatigues. Quelle richesse industrielle pour ces îles jusqu'alors déshéritées. Si le climat est rigoureux, les goélettes de l'établissement apportent dans le pays 4,420 tonnes de houille. Voilà de quoi réchauffer, pendant le dur hiver des régions scandinaves, les membres engourdis des insulaires.

Des navires approvisionnent également de sel les pêcheurs de Loffoden. Cette denrée indispensable n'est pas rare pour eux, et leurs salaisons s'effectuent dans les meilleures conditions. Les farines, les légumes, le vin leur arrivent aussi en quantité suffisante. L'abondance semble avoir prêté sa corne au guano pour répandre ses bienfaits sur le pays.

Que faut-il pour assurer à tout jamais la prospérité de ce vaste établissement destiné à enrichir l'agriculteur ? Un capital de six millions. Les souscripteurs, en participant à cette œuvre éminemment utile et humanitaire, verront grossir leurs fonds. C'est un terrain fertile que l'exploitation du guano, terrain d'or, qui rend avec usure ce qu'on lui prête. Le guano de M. Rohart est non-seulement l'engrais le plus fécond pour le sol, il double et triple l'argent comme les récoltes. On ne saurait semer plus avantageusement ses capitaux.

Bonne chance à l'établissement et au comptoir des îles Loffoden ; ils remplissent toutes les conditions pour réussir. La mer leur sera propice en leur prodiguant sans compter des richesses inconnues et dédaignées jusqu'alors. L'intelligence et la loyauté de ceux qui dirigent cette exploitation sont de sûres garanties de succès.

E. V.

LES VACHERIES MODÈLES

Le lait.

Qui donc a dit : le vin est le lait des vieillards, et le lait est le vin des enfants ?

N'importe. Celui-là a dit vrai. Il n'y a pas de choses auxquelles on fasse moins attention que le lait, et il n'y en a pas qui soient plus précieuses.

Un médecin l'a appelé la *source de vie*, — et, certes, il ne se trouvera personne pour le contredire.

Depuis longtemps, les hommes de science se préoccupent de cette grave question.

« Ayez du bon lait, et vous aurez un enfant fort, robuste, bien portant ; c'est la condition essentielle de l'existence, disait le célèbre Dubois. »

Mais voici, à ce propos, quelques renseignements très-curieux publiés dernièrement.

A Londres, on ne boit jamais de lait authentique. Le liquide blanc qu'on y savoure est fait avec des matières mystérieuses délayées dans de l'eau.

Si bien qu'à Londres, une pompe s'appelle en argot de laitier *une vache à queue de fer*.

Hélas !

Or, voici que Paris, qui s'anglomanise de plus en plus, commence à ne plus boire également de lait réel, sérieux, véritable.

Le lait trait chez le nourrisseur de la banlieue est détestable.

La crème n'est plus que de l'écume.

A quelle cause doit-on attribuer la mauvaise qualité de cet objet de consommation, si indispensable à la majeure partie de la population, aliment délicat de tous les âges ?

C'est ce que la science se charge de nous dire.

On doit l'attribuer surtout, avant tout, à la mauvaise nourriture des vaches.

Les fermiers en chambre de Paris donnent à leurs bêtes une alimentation malsaine; ici, on emploie les débris des halles, les eaux grasses des casernes et des hôpitaux; là, les déchets de diverses préparations, la décortication des amandes, par exemple.

Un proverbe l'a dit : — La vache est une armoire qui ne rend que ce qu'on y met.

Rien de plus vrai.

On comprendra donc facilement que les vaches de la capitale et de ses environs, nourries dans le séraill peut-être, mais par des gens qui en connaissent tous les détours — et tous les *tours* — ne puissent donner qu'un lait de mauvais aloi, faible, un lait anémique.

Paris consomme environ quatre cent mille litres de lait tous les jours. Il en consommerait bien davantage s'il en trouvait en plus grande quantité et s'il était excellent.

Dix ou quinze mille litres en plus (ce que fournira la Société des *Vacheries modèles*) seraient facilement absorbés par les habitants de la capitale.

Et cet apport doublerait, triplerait d'importance, aussitôt que le public apprécierait la différence qui existe entre le lait des *Vacheries modèles* et celui de ses fournisseurs habituels.

Le *gluten* de la farine de froment est, comme substance nutritive, comparable à l'*osmazome* de la viande.

Faire entrer le gluten dans l'alimentation du bétail, tel est le problème qu'a résolu la Société des *Vacheries modèles*, avec succès.

Le gluten est d'un prix élevé, mais cette Société dispose de grandes quantités de cette matière qui ne lui coûte pas un sou; elle provient des résidus des grandes *amidonneries* dont cette Société est propriétaire.

Elle utilisera ces nourrissants et purs résidus en les mêlant à la nourriture ordinaire de ses vaches, à la paille, au foin, au son, aux légumes.

Cette alimentation saine et parfaite permet de réaliser, par chaque tête de bétail, une économie de 2 fr. 40 sur le prix ordinaire de la nourriture d'une vache, qui est de 3 fr. par jour.

En présence de ces beaux résultats, résultats obtenus déjà et constatés, la Société des *Vacheries modèles* n'hésite pas à autoriser l'émission de 6,900 obligations à 290 fr., rapportant 30 fr. d'intérêt annuel, payable par semestre; elles sont remboursables en vingt-cinq ans à 500 fr.

Le conseil d'administration, composé d'hommes honorables, expérimentés, rompus aux choses agricoles, assure aux opérations une honnêteté qui fait trop souvent défaut.

Ces agriculteurs ont constaté les meilleurs résultats obtenus par le procédé en question, et ils se sont mis à l'œuvre pour établir à Saint-Ouen, à Corbeil et à Paris des vacheries vastes, bien aérées et remplissant toutes les conditions de confort et d'aménagement indispensables aux animaux. C'est, il faut le reconnaître, une entreprise excessivement utile, nécessaire même, et qui deviendra bientôt indispensable, grâce à la qualité de ses produits.

C. E.

COURRIER DE LA MODE

L'heure du départ est arrivée et la désertion est générale. Nous-même, nous faisons nos adieux à Paris. Il n'est question que de costumes de voyage et de toilettes pour les eaux. La maison Gagelin-Opigz, qui est le grand oracle de la mode, est consultée tout autant que le docteur Constantin James, par toutes les belles voyageuses. Comment s'habiller?... En marquises Watteau et en bergères Florian, avec les grands chapeaux du temps de

Marie-Antoinette, doucement inclinés sur les yeux. La maison Gagelin, a obtenu le grand prix de la toilette, le jour du Derby français, avec plusieurs costumes uniques. D'abord le costume grand prix, tout en poul de soie feuille de rose, avec volants surmontés de marabouts de soie rose et tablier de point d'Alençon. Le costume Gabrielle, en poul de soie pervenche, ornementé de coquilles en dentelle de Bruges, séparées par des nœuds Watteau. Le costume Dora d'Istria. Et un costume Fontainebleau.

**

En guise de paletots et de confections, les élégantes portent l'écharpe milanaise, l'écharpe indienne, l'écharpe mauresque et l'écharpe Djelma qu'elles maintiennent sur l'épaule gauche et sur la hanche droite avec une agrafe écossaise. D'où vient cette fantaisie artistique? De la Ville de Lyon, passémentière de l'Impératrice Eugénie, rue de la Chaussée-d'Antin, la maison la plus importantes de toutes, dans sa spécialité. En outre des mille actualités du jour, la Ville de Lyon vient d'éditer des costumes de bains de mer très-complets, depuis le bonnet diadème, tuyauté en collerette, jusqu'à la bottine Graziella, en couil, avec semelle en caoutchouc et oeillets à jour.

Citons un costume égyptien, avec pantalon, jupe et veste soutachés.

Un costume canotier, avec pantalon et vareuse ajustée à la taille, garnie de galon rouge.

Un costume Trouville, genre Louis XV. Le petit chapeau Fontanges est orné d'un gros pouff de laine rouge.

On trouve encore à la Ville de Lyon des valises en malskine de cuir, pour emporter dans la mer toute une collation touffante.

La femme coquette tient à rester élégante et bien faite dans la mer. Rien ne lui est plus facile avec la ceinture baigneuse de M^{mes} de Vertus sœurs, qu'on met sous les costumes de bains de mer, et qui reprend après chaque immersion sa forme première. La ceinture baigneuse est en flanelle blanche, maintenue par des baleines flexibles. Les mesures que réclament M^{mes} de Vertus sœurs sont exactement les mêmes que pour la ceinture régente.

Il suffit d'envoyer à M^{mes} de Vertus sœurs, chaussée d'Antin, les mesures suivantes : tour de la taille à la ceinture; largeur de la poitrine; tour des hanches; longueur du buste; longueur de la taille sous le bras. Chaque ceinture régente et chaque ceinture baigneuse sont signées pour éviter la contrefaçon.

**

Avec les chapeaux de bergères, la maison Leborgne nous rend les corsages de mousseline, si frais, si élégants et surtout si commodes pour user les jupes qui n'ont plus de corsages!

Voici trois corsages à choisir.

Un corsage de mousseline avec plastrons d'entre-deux brodés, séparés par des entre-deux de valenciennes et par un entre-deux de petits plissés, encadrés de valenciennes.

Un corsage de mousseline demi-ajusté, avec basques carrées devant et derrière. Le haut du corsage est demi-entr'ouvert.

Et le troisième corsage en batiste écrue, avec garniture d'entre-deux bordés et plissés, de batiste bordée de valenciennes.

Citons aussi quelques parures nouvelles.

Une parure ouverte en cœur, avec entre-deux de valenciennes.

Une autre parure en cœur, avec feuilles de broderie recouvrant de la maline;

La maison Leborgne offre encore aux femmes élégantes de très-jolis robes de Casino en poul de soie lilas, rose ou bleu. N'oubliez pas que toute commande de 25 fr., faite directement à la maison Leborgne, rue du Bac, est envoyée franco.

**

Les costumes de foulard et les costumes de batiste font prime d'élégance pour la saison des eaux. L'étoffe en faveur, dont on parle comme d'une mer-

veille de fabrication industrielle, s'appelle *crêpe-line*. Rien que ce nom de *crêpe-line* indique ce qu'est ce tissu et ce qu'il vaut. On en fait des tuniques et des costumes complets qui appartiennent à la haute région féminine.

La crêpe-line est en largeur de 90 centimètres; elle ne coûte que 12 fr. 50 le mètre, en toutes nuances, tout en ayant le grenu, la souplesse et le nacré du crêpe de Chine. Elle est seulement plus épaisse et plus solide, car elle ne se chiffonne jamais, et se lave comme de la batiste.

Comme actualités de la Malle des Indes, signalons des foulards croisés de qualité exceptionnelle, et des foulards en sergé japonais. Les foulards à mille raies et les foulards à larges pois reproduisent de très-jolis costumes de campagne.

Pour faire son choix, il faut demander à la Malle des Indes, passage Verdeau, sa collection d'échantillons qu'elle expédiera franco.

**

Puisqu'on part pour tout de bon, et que les malles sont faites, il ne faut pas oublier de demander à la maison Delettrez des boîtes de parfumerie assortie, contenant les produits extra-fins de la Parfumerie du Monde élégant, tels que le lait de cacao, qui rafraîchit le tissu dermal par cette chaleur tropicale, et donne à la peau une fraîcheur veloutée; — l'eau de Cologne du Grand-Cordon, la maréchale de toutes les eaux de Cologne, et l'un des toniques les plus efficaces et les plus vivifiants.

Le lait et la crème aux lys des vallées, qui donnent au teint la blancheur du lys, la crème-duchesse à toutes les fleurs, pommade suave et onctueuse. L'une des spécialités de la Parfumerie du Monde élégant est une parfumerie très-douce et très-balsamique aux violettes d'Orient. Il suffit d'écrire à M^{me} Delettrez, rue d'Enghien, pour recevoir une caisse de parfumerie et le catalogue de tous ses produits.

**

Il n'y a pas que le teint qui se flétrisse par cette saison caniculaire; la chevelure a besoin d'un engrais nutritif pour rester souple et brillante et pour ne pas se casser. Or, le plus puissant tonique pour le bulbe capillaire est l'eau de la Floride. C'est impossible, nous dira-t-on, l'eau de la Floride est presque une teinture! Vraiment non; c'est une eau recolorante qui protège et épaissit la chevelure et lui rend sa nuance primitive. La source de l'eau de la Floride est intarissable et est plus abondante que jamais rue de Richelieu, au coin du boulevard Montmartre.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

Tableaux de la guerre, par Charles YRIARTE, — illustrés par Godefroy Durand, d'après les dessins de l'auteur. Un beau vol., publié chez Alphonse Lemerre, passage Choiseul.

Les chevaliers du Macadam. — Le nouveau volume de M. Pierre Véron vient d'être mis en vente chez M. Arnaud de Vresse, éditeur. — M. Pierre Véron a dépensé la même verve, le même entrain et l'esprit d'observation des mœurs contemporaines que dans ses autres ouvrages.

Au moment où sévit avec violence et ténacité une épidémie de petite vérole qui s'étend dans une partie de la France, signalons comme les meilleurs préservatifs à lui opposer : 1° à l'intérieur, l'eau et les pastilles phéniquées du docteur Quesneville, 12, rue de Buci, à Paris; 2° à l'extérieur, du même docteur, le vinaigre de santé aromatique à base d'acide phénique. Ce vinaigre a une odeur franche et agréable; il se respire dans le mouchoir et s'emploie dans la toilette; on en asperge les appartements. C'est la préparation hygiénique et bienfaisante par excellence.

LE
Tonneau d'arrosage
AUX TUILERIES
(Dessin de Crafty)

La scène se passe aux Tuileries, toute la journée quand il fait chaud, tantôt sur un point du jardin, tantôt sur un autre; un infatigable automédon circule sempiternellement à travers les quinconces, traînant impitoyablement par la bride son malheureux cheval, arrosant toujours un terrain poussiéreux qui profite de ce qu'il a le dos tourné pour sécher instantanément. Dix fois dans la même journée il fait passer par la même piste son humide équipage et dix fois la poussière renaît plus compacte, plus pénétrante. Sont-ce les Danaïdes qui ont donné à l'autorité l'idée de créer cette fonction, ou bien est-ce le spectacle de ce travail incessant qui a servi de point de départ à la fable? Grave question qui pourrait donner lieu à une curieuse dissertation! — Quoi qu'il en soit, l'arrivée du tonneau cause parmi les populations calmes, habituées des jardins publics, un indescriptible émoi, et, jette dans les installations provisoires un terrible désar-



Le tonneau d'arrosage aux Tuileries. — (Dessin de Crafty.)

mères plus terrible que la Loire dans ses plus mauvais jours. Elles poussent des petits cris de poule effarouchée, courent à Anatole qui joue au sable, juste sous le passage du fleau; enlèvent Juliette qui suit la voiture en mettant ses bottines sous la cascade ambulante, éloignent les sièges, ramassent la tapisserie qu'elles brodent pour la fumeuse d'Ernest, bousculent leurs voisines qui ne se hâtent pas suffisamment de fuir, secouent un vieux sourd qui ne s'aperçoit de rien et impassible continue de lire son journal malgré les avertissements du charretier, après quoi essouffées, elles se rasseyent après avoir remis leurs chaises exactement à la place qu'elles occupaient précédemment, prêtes à donner les mêmes preuves de terreur à la prochaine réapparition du terrible appareil.

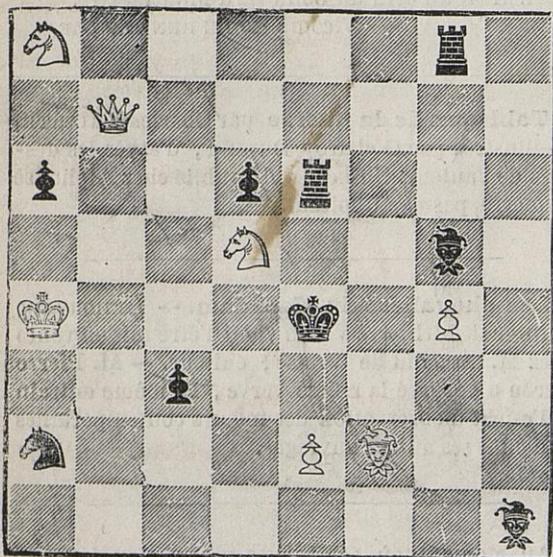
Cependant, blasé sur l'émotion que cause son passage, aussi calme que l'astre dont Le-franc de Pompignan a célébré la splendeur,

Le vieux continue sa carrière,
Jetant des torrents de poussière,
Sur ses obscurs blasphémateurs. M. V.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 338

COMPOSÉ PAR F. HEALEY



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 336.

- | | |
|--------------------------|---------------------------------|
| 1. F pr. F | 1. R pr. F (var.) |
| 2. D pr. PR, échec | 2. R 2 D (1) |
| 3. D E R, échec | 3. R pr. D ou 4 F |
| 4. P ou T, échec et mat. | |
| (1) | 2. R 3 F |
| | 3. ad lib. |
| 3. T pr. PR | |
| 4. D, mat. | |
| (A) | 1. P pr. F |
| | 2. D 3 C, et mat en deux coups. |

(B)

1. T 4 C ou 8 FR
2. P 8 T fait D

Telle est la solution de l'auteur, que *personne* ne nous a envoyée.

Ce beau problème a malheureusement une double solution, commençant par D 3 R prend P, et continuant après par D C R, échec, etc.

Donnée par MM. Camille Fretté, à Guîtres; Quéval, à Fauville; Roche, Debionne et Chabal, officiers au 57^e de ligne, à Verdun; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; L. de Croze, à Marseille; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; G. Duhar, à Bordeaux; Ch. Lafitte, à Tarbes.

Solutions justes du problème n° 335: MM. Ch. Lafitte, à Tarbes; Roche et Chabal, à Verdun; Quéval, à Fauville; Stiennon de Meurs, à Liège; Savin, à Menton; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; café Parisien, à Bordeaux; Walther, à Bordeaux; docteur Radat, à Raoul-Etape; L. de Croze, à Marseille; Am. de Saint-Cyr, à Lyon; Bertrand, à Lyon; Resnus, sous-lieutenant au 100^e de ligne, à Périgueux; Wilhelm, à Forbach; Henry Frau, Emile Frau, à Lyon; Chauveau, café des Nations; L. Chersia, à Bastia; H. Nicolle, à Forges-les-Bains.

Autres solutions justes du problème n° 334: MM. Ch. Lafitte, à Tarbes; café de la Loire, à Blois; Bertrand, café Berther, à Lyon; Brunat, à Blois.

Solution omise du problème n° 333: M. A. Nicolle. P. JOURNOUD.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD
4, place du Théâtre-Français, à Paris

LE PIANO EN 60 LEÇONS

Méthode pour les personnes âgées de quinze à cinquante ans par BEAUFRE, rue Richelieu, 15, 1^{re} partie: 4 fr. 50; par la poste *franco*: 4 fr. 75.

Maurice de Saxe, drame en cinq actes et en vers, par Jules Amigues et M. Desbouts, représenté pour la première fois au Théâtre-Français le 2 juin 1870.

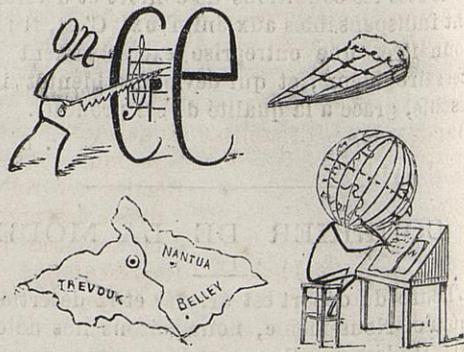
Un beau volume in-8°. — Prix *franco*: 4 francs.

LE MONITEUR DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Coûte 2 fr. par an. Il est envoyé gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie, 1, rue du Dix-Décembre.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du *Monde illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir *franco* dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Cadran solaire et faux ami
Parlent tant que le soleil luit,
Et se taisent quand il s'enfuit.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1^{er} SEMESTRE 1870

TOME XXVI

(Du 1^{er} Janvier au 30 Juin 1870)

TEXTE

A

ACCIDENT de chemin de fer à Saint-Benoît, près Poitiers, 359.
 — survenu à M. Vandal, 347.
 ALSACE (la Saint-Antoine en), 54.
 AMÉRIQUE. — Départ de New York des canonniers espagnoles, 59.
 ANECDOTIQUE (Revue), par Lorédan Larchey, 23, 38, 54, 70, 86, 103, 118, 134, 151, 166, 182, 215, 230, 246, 262, 278, 294, 326, 346, 358.
 ANGLETERRE. — Noël à Londres, 26.
 — Représentation en latin au collège de Westminster, 10.
 ARÈNES (les) de la rue Monge, 264.
 ARGENTINES (Distribution des récompenses aux troupes), 218.
 ARMES (nouvelles) de la cavalerie, 43.
 — (les) illustrées de Jérusalem, 362.
 ARPAJON (le nouvel hôtel de ville d'), 283.
 ARRÊSTATION de l'avocat Protot, 289.
 ARRÊSTATIONS dans une maison de jeu, 122.

B

BAL à l'hôtel de ville de Paris, 91.
 — (2^e) — du 17 février, 134.
 — masqué du duc d'Aoste, à Turin, 135.
 — donné à la préfecture de Marseille, 155.
 — des Chioggioti sur la place Saint-Marc, à Venise, 168.
 BANQUET offert à M. Gambetta, 279.
 BARBIER (le) de Tarascon. Nouvelle, 106, 119, 138, 155, 170, 199, 218, 234, 250, 263, 282, 298.
 BATEAU-MOUCHE (le), 287.
 BEIRAM (les fêtes du) en Orient, 246.
 BELGIQUE. — Bruxelles : Aquarium du jardin botanique, 38.
 — — Remise au roi de l'adresse des municipalités anglaises, 102.
 — — Représentation du *Lohengrin*, 348.
 BERRI (M^{me} la duchesse de), 278.
 BOISSON hygiénique, 367.
 BOMBES (les) de Belleville, 300.
 BONALD (Mgr de), 145.
 — Ses obsèques, 175.
 BORDEAUX. — Pensionnat des Dames de la Réunion au Sacré-Cœur, 15.

BOURBON (Henri de), 177.
 — — son duel, son enterrement, 198.
 BOZZACHI (M^{lle}), 357.

C

CABARRUS (le docteur), 342.
 CAIRE (le). Distribution des robes aux cheiks le premier jour du Ramadan, 22.
 CALÉDONIE (Nouvelle-). Correspondance, 21.
 CAMP de Châlons (le), 406.
 CANAL de l'Ouroq (dessèchement et curage du), 342.
 — (le) des cinq villes, 651.
 CANDIE. — Les noces candiotes, 6.
 CASAL Ribeiro (M. de), 315.
 CHATEAU du Lude, 343.
 CHEMINS de fer (les) du Sud-Est belge, 270.
 CHEZ le coiffeur, 269.
 CHOU (le) frisé de l'hôtel Belmare. — Nouvelle, 394, 407.
 CHRONIQUE élégante, 15, 31, 47, 95, 111, 127, 175, 194, 224, 239, 255, 271, 303, 319, 335, 367, 383, 399.
 CHRONIQUE musicale, par Albert de Lasalle, 14, 30, 46, 63, 79, 95, 110, 126, 142, 158, 174, 190, 222, 238, 254, 270, 286, 302, 319, 334, 350, 366, 382, 398.
 CONCOURS hippique, 251.
 — international de la race canine, 214.
 CONSTANTINOPE (incendie à), 389, 406.
 CORPS LÉGISLATIF (les billets d'entrée au), 70.
 COURRIER de la mode, 79, 143, 159, 260, 287, 381, 415.
 COURRIER du palais, Petit-Jean : tous les numéros.
 COURRIER de Paris, par Pierre Véron et Charles Yriarte : tous les numéros.
 COURSES de Longchamps. — Le grand prix de cent mille francs, 375.
 CRÈCHE (la) Sainte-Eugénie, 228.
 CREUSOT (la grève du), 75.
 CUBA. — Engagement entre les insurgés et les volontaires de l'Andalousie, 230.

D

DELANGLE (M.), 10.
 DEVOUCOUX (Mgr), 315.
 DICKENS (Charles), 402.
 DRAME (un) intime, 186.

E

EGYPTE (l'âge de pierre en), 48.
 — Suez (l'isthme de) et l'album de l'Impératrice, 29.
 — — La *Jumna* traversant le canal, 379.

ENTREVUE (une) avec les deux Robespierre. — Nouvelle, 362, 378, 390.
 EPISODE des derniers froids, 139.
 ESPAGNE: Bilbao (inauguration d'une statue à), 388.
 — Burgos. Pronunciamento en faveur d'Espartero, 374.
 — Cadix. Correspondance, 102.
 — Catalogne (tentative carliste en) 182.
 — — (Insurrection en), 267, 267.
 — Grenade. Inauguration du musée de l'Alhambra, 314.
 — Macéda (soulèvement à), 234.
 — Madrid. Manifestation ouvrière au Prado, 187.
 — — Le maréchal Prim au Prado, 200.
 — — La séance du 20 mars aux Cortès, 214.
 — — Manifestation en faveur d'Espartero, 395.
 — Murcie. Mouvement carliste, 134.
 — Saragosse. Sérénade à M. Zorilla, 38.
 EXPOSITION d'agriculture, 154.
 — des Beaux-Arts. Enregistrement des tableaux, 214.
 — — le jury du Salon, 247.
 — Salon de 1870, par Olivier Merson, 275, 310, 330, 343, 363, 379, 395, 411.
 EXPOSITION des magasins du *Printemps*, 192, 207.

F

FÊTE-DIEU à l'hôpital Lariboisier, 414.
 FOIRE (la) aux jambons, 260.

G

GABON. Libreville. Correspondance, 102.
 GOYON (le général de), 342.
 GRÈCE. Tremblement de terre à l'île Sainte-Maure, 59.
 — (les brigands de la), 293, 311.
 GRESHAM (la Compagnie), 43.
 GUANOS et pêcheries du Nord, 414.
 GUATEMALA (révolte au). Mort du général Serapio-Cruz, 273.
 GUIDO et Ginevra (Théâtre-Italien), 134.
 GULOTEN (M^{lle} Elise), 272.

H

HAUTE cour de justice. Procès de Tours, 182.
 — — Une séance de la haute cour, 198.

HEIDELBERG (une soirée d'étudiants à), 391.
HERMANT (Alphonse), 115.
HOLLANDE. Le nouveau canal d'Amsterdam, 84.
HOMME végétal (l'), 350.

I

INCENDIE : Aux abattoirs de la Villette, 94.
— De la rue Chaptal, 299.
— D'Elbeuf, 331.
— Du quartier Péra à Constantinople, 389, 406.
— Dans la forêt de Fontainebleau, 390.

L

LABOULAYE (M. Edouard), 353.
LENORMANT (M.), 64.
LISBONNE (un cyclone à), 278.
— (événements de), 358.
LITANIES (les) d'un contemporain, 94.
LIVINGSTONE (le docteur), 144.
LOUVRE (magasins du), 160.
LOUVRE (Musée du). Collection Lacaze, 235.
LUDE (château du), 343.

M

MAGASINS (les) du Grand Marché Parisien, 207, 254.
— De la Ville de Saint-Denis, 271.
— De parfumerie de Pinaud et Mayer, 303.
MAI, 310.
MAI (le 8) 1870, 318.
MARIE (M^e), 292.
MARSEILLE. — Bal à la préfecture, 155.
— Concours de la société de tir, 358.
— Éroulement de deux maisons, 118.
— Palais de Longchamps, 285.
— Rectification de M. Espérandieu, architecte, 347.
MAUVAIS conseils (les), 119.
MÉCHANCETÉS (les) de M. de Talleyrand, 390.
MINISTRES (les nouveaux), 326.
MODE (courrier de la), voir chronique élégante et courrier de la mode.
MODES d'hiver : Les chapeaux artistiques de M^{me} Camille, 124, 191, 223.
MONTALEMBERT (M. de), 187.
MUSIQUE, voir chronique musicale.

N

NAUFRAGÉS (les) de la Gorgone, 70.
NOIR (enterrement de Victor), 54.

O

OBSERVATOIRE (l') de Paris, 150.
OPÉRA. Le nouveau décor de *Robert-le-Diable*, 183.
— Statues décorant les combles du nouvel Opéra, 409.

P

PARATONNERRES (les), 310.
PARIS à Constantinople, 383.
PÊCHE à la sardine, 374.
PERCEMENT du boulevard Saint-Germain, 139.
PIERREFONDS, 383.
PIRÉ (M. le marquis de), 81.
PLÉBISCITE (le), 279, 295.
— (remise du) à l'Empereur, 242.
PONSARD (inauguration de la statue de), 333.
PONT (le) de l'Estacade, 279.
— (le grand) sur la Manche, 223.
PRISON (la nouvelle) de la Santé, 134.
PURITAIN (le), feuillet, par Charles Yriarte, 6, 22, 38, 70, 86, 102.

R

RATS (combats de), 239.
RÉCEPTIONS (les) du mardi chez M. Emile Ollivier, 74.
RÉNAULT de Saint-Jean-d'Angély, 107.
REPRÉSENTATION aux Tuileries donnée par M. Faure-Nicolay, 64.
RÉUNION (la) des artistes chez M. Carrier-Belleuse, 90.
RÉUNION publique (une) cour d'Aligre, 292.
RÉVOLTE (une) au lycée de Fouilly-les-Pots, 188.
REVUE littéraire, 55, 74, 91, 107, 123, 138, 154, 167, 183, 202, 215, 234, 263, 318, 375, 391.
ROME : Carnaval de 1870, 183.
— Exposition internationale, 164.
— Fête (la) du printemps aux grottes de la Cervara, 327.
— Funérailles de la fille de l'ex-roi de Naples, 267.
— Jardins (les) Farnèse du Palatin, 203.

— Réception par le pape des ecclésiastiques français, 42.
— Revue des troupes pontificales, 6.
— Scala Santa (la), 235.
— Vue de Rome, 247.
ROQUEPLAN (Nestor), 285.
— (l'esprit de), 406.

S

SALDANHA (le duc de), 349.
SCHNEIDER (M.), 225-230.
— (M. Henri), élu conseiller général, 414.
SÉNÉGAL. Le poste de N. Diague, 219.
SIAM (funérailles du roi), 374.
SINGE (le) barbier, 168.
SMYRNE (révolte des forçats au bain de), 246.
SOIRÉE (une) musicale, 111.
SORNETTE, cheval vainqueur du grand prix, 385.
STACKELBERG (M. le comte de), 325.
STATUE d'argent offerte à M. Pouyer-Quertier, 167.

T

TABACS (les), 255.
THÉÂTRES, par Charles Monselet, 62, 78, 110, 126, 142, 171, 190, 203, 222, 235, 266, 286, 302, 318, 331, 350, 366, 394, 410.
THORIGNY (Félix), 211.
TIR international de Chambéry, 358.
TRAIN surpris par les neiges à Lannemezan, 38.
TRENTE (les grandes scènes du Concile de), 7, 26, 39, 58, 71, 87.
TROUBLES de Paris, 9 et 10 mai, 326.
TUILERIES (les nouvelles cuisines des), 118.
— (soirée intime chez le Prince Impérial), 167.
— (le tonneau d'arrosage aux), 416.
TURCOS (les), 118.

V

VACCINATION (la) à Paris, 180.
VACHERIES (les) modèles, 414.
VENISE. Bal des Chioggiotti sur la place Saint-Marc, 168.
VIE des animaux illustrée, 31.
VIERGE (la) de Pérouse, de Raphaël, 198.
VIEUX papiers, 346.
VILLEMAIN (M.), 315.
VINS falsifiés répandus dans la Seine, 166.

GRAVURES

A

ACCIDENT arrivé à M. Vandal, 349.
ALLÉGORIES : Le bilan de l'année 1869, Lix, 4.
— Mai, dessin d'Yan Dargent, 309.
— Le plébiscite, dessin d'E. Morin, 293.
ALSACE (La Saint-Antoine en). — Fête des charcutiers, 52.
AMÉRIQUE. — Levée du séquestre des canonnières espagnoles à New York, 61.
ANGLETERRE. — La Noël à Londres. L'entrée du paradis à Drury-Lane, 25.
ARMÉE. — Armée française. Nouveaux costumes et nouvelles armes de la cavalerie, 44.
ARPAJON (La nouvelle mairie d'), 384.
ARRÊSTATION de l'avocat Protot, 289.
AUSTRALIE. — Voyage autour du monde. — Le roi Tatambo. — Sa fille. — Coolis marchands de gibier. — Coolis marchands de volailles. — Affluent du Tamar-Van-Diemen, 60.

B

BAL à l'Hôtel de Ville de Paris le 27 janvier, 87.

BAL donné en l'honneur de l'archiduc Albert d'Autriche, 133.
— » par le duc d'Aoste, à Turin. Salle du banquet, 136, 137.
— masqué à la préfecture de Marseille, 157.
— sur la place Saint-Marc, à Venise, 169.
BANQUET offert à M. Gambetta par les étudiants de Paris, 381.
BARRICADES (Tentative de) à Belleville, 97.
BELGIQUE : Bruxelles. — Nouvel aquarium du jardin royal de zoologie et d'horticulture, 37.
— — Les municipalités anglaises présentant une adresse au roi Léopold, 100.
— — Représentation du *Lohen-grin*, 348.
BERRI (la duchesse de), portrait. — Maison où elle fut arrêtée en 1832. — Chambre de Madame. — Palais de la duchesse, à Venise. — Château de Brunsée où elle est morte, 276.
BOMBES (les) de Belleville, 300.
DONALD (S. Em. le cardinal de), portrait, 145.
— Ses obsèques à Lyon, 176.
BORDEAUX. — Nouveau pensionnat des dames de la Réunion au Sacré-Cœur, 16.

BOZZACHI (M^{lle}), portrait, 357.
BRETAGNE (la pêche à la sardine en), 373.
BUFFET (M.), portrait, 17.

C

CABARRUS (le docteur), portrait, 341.
CAMP DE CHALONS. — Grand fort St-Hilaire, 404.
CANDIE (les noces à). — Danses nuptiales, 1.
CASAL RIBEIRO (M. de), portrait, 716.
CATASTROPHE de chemin de fer à Saint-Benoît, près Poitiers, 360.
CHANSONS (les) populaires de la France. — *Allons, enfants de la patrie!* 141.
CHATEAU DU LUDE, au marquis de Talhouët, 344.
CHEVANDIER DE VALDROME (M.), portrait, 40.
COMIQUE (le mois), par Cham, 13, 93, 173, 237, 301, 365.
COMIQUES (dessins) de Crafty : Dans les coins du bois, 29. — Au bal de l'Opéra, 77. — M. et M^{me} Balandar restent chez eux le mercredi, 112. — Les émeutiers pour rire, 124. — Révolte au lycée de Fouilly-les-Pots, 189. — Une barrière de Paris, 224. — Le terme, 253. — Chez le coiffeur, 269. — Les bateaux-mouches de la Seine, 288. — Vaccinateurs et vaccinés, 336. — La pelouse de

Longchamps, le jour du grand prix, 376, 377. —
Le tonneau d'arrosage aux Tuileries, 316.
CONCILES : Voyez Rome ; voyez Trente.
CONCOURS agricole au palais de l'Industrie : Le
numérotage des cages. — Toilette des
porcs. — Coq cochininois. — Bre-
bis berrichonne. — Oies de Toulouse.
— Les opérations du jury, 153.
— Départ des animaux après l'exposi-
tion, 156.
CONQUET (le) (Finistère). Les pêcheurs recueillent
les cadavres des naufragés de la *Gorgone*, 69.
CONSTANTINOPLE. — Le quartier Péra, 389,
— Incendie du quartier Péra, 405.
CRÈCHE (la) Sainte-Eugénie, 228.
CREUZOT (le) : La grève. — Les troupes sur la place
de l'Église, 65.
— Le Creuzot d'aujourd'hui. — D'il y a
vingt ans. — Un conseil d'ingénieurs
dans une mine, 76.
— Démonstration en faveur de M. Henri
Schneider, 413.
CUBA. — Rencontre de 200 rebelles et de troupes
espagnoles dans le lit du Rio-Hondo, 229.

D

DARU (M.), portrait, 17.
DELANGLE (M.), portrait, 12.
DEVOUCOUX (Mgr), portrait, 316.
DICKENS (Charles), portrait, 408.

E

ECHecs (Problèmes et solutions d'), 16, 48, 80, 96,
127, 144, 176, 192, 208, 240, 255, 288, 303, 320,
336, 368, 384, 400, 416.
EGYPTE : Caravané aux sources de Moïse, près
Suez, 245.
— Distribution des robes aux cheiks, le pre-
mier jour du Ramadan, 21.
— Fêtes du Baïram au Caire, 244.
— Instruments de l'âge de pierre trouvés au
Gebel-el-Molouk, 48.
— Port-Saïd. La frégate la *Jumna* traverse
le canal de Suez, 380.
— Procession dans les rues du Caire, 24.
ESPAGNE : Alhambra (Inauguration du musée
de l'), 317.
— Bilbao (Monument commémoratif de
la délivrance de). Fêtes d'inaugura-
tion, 388.
— Burgos. Manifestation en faveur d'Es-
partero roi, 369.
— Cadix. Embarquement des volon-
taires pour l'île de Cuba, 209.
— Catalayud. Tentative carliste sous la
direction du curé Paulino, 189.
— Gracia. Les femmes brûlent les regis-
tres de l'état civil, 257.
— — La population détruit la voie
ferrée, 265.
— — Les insurgés construisent une
barricade dans la villa du
marquis de Cruilles, 268.
— Henri de Bourbon, portrait, 177.
— — Son duel avec le
duc de Montpen-
sier, 193.
— — Ses funérailles, 201.
— Maceda. Les paysans se coalisent pour
refuser l'impôt, 232.
— Madrid. Aspect de la *Puerta del Sol* le
jour de la manifestation en
faveur d'Espartero, 397.
— — Manifestation à la place du
Prado, 157.
— — Manifestation contre la con-
scription, 201.
— — Séance des Cortès. Le maré-
chal Prim se sépare de l'U-
nion libérale, 212.
— Murcie. Collision entre carlistes et libé-
raux, 132.
— Saragosse. Sérénade donnée au mi-
nistre Zorilla, 37.
ESTACADE (Démolition du pont de l'), 280.

EXPOSITION des Beaux-Arts. Salon de 1870. En-
registrement et mesurage des ta-
bleaux, 212.
— Une séance du jury de réception, 248.
— Les Barbares devant Rome, tableau
de M. Luminais, 297.
— Le Dernier jour de Corinthe, par
M. T. Robert-Fleury, 308.
— Le Troupeau de village, par M. Van
Mark, 320.
— Après la procession, par M. Berne-
Bellocour, 345.
— L'Heure du rendez-vous, par M.
Toulmouche, 348.
— La Fileuse, statue, de M. Barrias,
352.
— Un Chemin creux, tableau de M. Ber-
nier, 356.
— Arion, statue de M. Hiolle, 364.
— Lisière de bois et animaux, tableau
par C. Jacques, 325.
— La Gorge aux loups, par M. G. de
Hagemann, 380.
— Charles IX et Henri de Navarre chez
Marie Touchet, par M. Comte, 381.
— Porte de la mosquée de Jeni-Djami,
par M. Pasini, 390.
— Vue d'Auray, fusain, de M. Lalanne,
397.
— Le Travail et l'Intempérance, par
M. Yan Dargent, 412.
— agricole au palais de l'Industrie, 153,
156, 172.
— hippique au palais de l'Industrie, 252.
— internationale à Rome, voyez Rome.
— de la race canine aux Champs-Ely-
sées, 213.
— — Combat de rats et
de chiens à cette
exposition, 240.
— des magasins du *Printemps*, 208.

F

FÊTE-DIEU à l'hôpital Lariboisière, 413.
FONTAINEBLEAU (Incendie de la forêt de). La roche
brisée, 393.
— — Un détachement de ca-
valerie circonscrit le
feu, 400.

G

GABON (Station française du). Vue de la mission
des frères. La case du roi Louis. La factorerie an-
glaise. La factorerie Pilastre. Vue de Libreville,
101.
GARRETT (Miss) passant son examen devant la Fa-
culté de médecine, 401.
GLANDAZ (M.), portrait, 181.
GOYON (Le général de), portrait, 341.
GRAMONT (M. de), portrait, 337.
GRÈCE. Vue de l'île Sainte Maure, détruite par un
tremblement de terre, 61.
— Événements de Marathon. Bivouac de
Cleptes, 296.
— Campement des brigands à Oropos. Atta-
que des touristes par les brigands. Funé-
raillies des victimes. Portraits des vic-
times. Têtes au pilori, 312, 313.
GRESHAM (Immeubles appartenant à la compa-
gnie), 45.
GULOTEN (M^{lle} Elise), portrait, 272.
GUATEMALA (Fin de la guerre civile au), plusieurs
portraits, 273.

H

HAVANE (la). Vue de la manufacture royale des ta-
bacs : La *Honradez*, 256.
HEIDELBERG. Salle de la société des étudiants
l'*Allenannia*, 392.
HOLLANDE. Le nouveau canal d'Amsterdam à la
mer du Nord, 84.
HOMME-VÉGÉTAL (l'), racine d'aubépine, 352.

I

INCENDIE des abattoirs de la Villette, à Paris, 96.
— de la rue Chaptal, 300.
— d'Elbeuf, 332.
— de la forêt de Fontainebleau, 393, 400.
— du quartier Péra, à Constantinople, 405.

J

JAFFA. Divertissements du Kourban-Beïram, 245.
JAVA : Batavia. Bayadères, 60.
JÉRUSALEM (Les armes illustrées de), 261.

L

LABOULAYE (M. Edouard), portrait, 353.
LANNEMEZAN (Hautes-Pyrénées). Détachement du
35^e de ligne déblayant les neiges, 33.
LENORMAND (Paul), portrait, 64.
LIVINGSTONE (Le docteur), portrait, 144.
LOUVET (M.), portrait, 40.
LOUVRE (Agrandissement des magasins du), 160.
LUDE (Château du), 344.

M

MACHINE à fabriquer les cigarettes, 256.
MAGASINS du Louvre, 160.
— du *Printemps*. Son exposition, 192, 208.
— de parfumerie Pinaud et Meyer, 304.
— de la *Ville de Saint-Denis*. Toilettes de
printemps, 272.
MAL. Allégorie par Yan Dargent, 309.
MARIE (M.), ancien membre du gouvernement
provisoire, portrait, 292.
MARSEILLE. Bal masqué à la préfecture, 157.
— Catastrophe du boulev. Jourdan, 116.
— Vues du palais de Longchamps, 285.
MÈGE (M.), portrait, 337.
MINEURS (La vie des). Explosion du feu grisou, 80.
MINISTÈRE (le) du 2 janvier 1870, portraits, 17.
MODES de l'hiver 1870, 125.
— du printemps, 253.
MOIS (le) comique, par Cham, voyez Comique.
MONTALEMBERT (le comte de), portrait. Son cabi-
net de travail, 188.

N

NAUFRAGE de la *Gorgone*. Les pêcheurs du Conquet
recueillent les cadavres, 69.
NOIR (Victor). Funérailles. Episode du cimetière,
49. La force armée contient la foule aux Champs-
Élysées, 56. Le frère du défunt exhorte la foule
au calme. La chambre mortuaire. La foule traîne
le corbillard, 57.

O

OBSERVATOIRE. La plate-forme. La salle du méri-
dien, 148.
— Vue à vol d'oiseau. La salle de
l'équatorial, 149.
OBSÈQUES de M^{sr} le cardinal de Bonald, 176.
OLLIVIER (M. Emile), portrait, 17.
OMS (M. D.), portrait, 181.
OPÉRA (Groupes décoratifs du nouvel), 409.

P

PARAGUAY. Rentrée des troupes après l'expédition
contre le Brésil, 221.
PARIEU (M. de), portrait, 40.
PARIS : Accident arrivé à M. Vandal, 349.
— Agrandissement des magasins du Louvre,
160.
— Arrestation de l'avocat Protot, 289.
— Arrestations dans une maison de jeu de la
rue de La Harpe, 121.
— Bal à l'Hôtel de Ville le 27 janvier 89.
— Bal en l'honneur de l'archiduc Albert
d'Autriche, 133.
— Banquet offert à M. Gambetta, 281.
— Bois de Boulogne. Le Skating-Club, 114.

PARIS : Crèche (la) Sainte-Eugénie, 228.
 — Cirque (le) romain de la rue Monge. Visite de l'Empereur, 264.
 — Concours agricole au palais de l'Industrie, 153, 156, 172.
 — Curage du canal Saint-Martin, 341.
 — Démolition du pont de l'Estacade, 280.
 — Enfant (un) monté sur un glaçon se dirige sur la Seine, 140.
 — Exposition de la race canine aux Champs-Elysées, 213.
 — Exposition des Beaux-Arts, voyez Exposition, Salon de 1870.
 — Exposition des magasins du Printemps, 192, 208.
 — Exposition hippique au palais de l'Industrie, 252.
 — Foire (la) aux jambons, 260.
 — Hiver (l') à Paris. — Les petits Savoyards, 92.
 — Hôpital Lariboisière (la Fête-Dieu à l'), 413.
 — Incendie des abattoirs de la Villette, 96.
 — de la rue Chaptal, 300.
 — Miss Garret passe son examen devant la Faculté de médecine, 401.
 — Plébiscite (le). — Organisation du mouvement plébiscitaire. — Le comité de la rue de Rivoli, 280. — Aspect du Luxembourg dans la soirée du 8 mai, 305. — Dépouillement du scrutin. — Comité anti-plébiscitaire de la rue de la Sourdière. — Place du Château-d'Eau, le soir du dépouillement, 317. — Remise à l'Empereur du vote plébiscitaire, 340.
 — Percement du boulevard Saint-Germain, 140.
 — Population (la) ouvrière de Paris n'écoute point les mauvais conseils, 120.
 — Poste des Tuileries. — Distribution aux Turcs des menus du dîner, 116.
 — Prison de la Santé. — Les Détenus politiques, 133.
 — Réception à la cour des Tuileries. — Le buffet, 105.
 — Réception du mardi chez M. Emile Ollivier, 73.
 — Réorganisation de l'Observatoire, 148, 149.
 — Représentation intime donnée par le Prince Impérial, 163.
 — Restauration des Tuileries. — Les nouvelles cuisines du pavillon de Flore, 117.
 — Réunion d'artistes chez M. Carrier-Belleuse, 97.
 — Réunion publique. — Salle de la cour d'Aligre, 292.
 — Troubles de février. — Tentatives de barricades à Belleville, 97.
 — Troubles (les) du mois de mai, 324.
 — Vaccination (la) à Paris, 180.
 — Vente de billets aux abords du Corps législatif, 68.
 — Ville de Saint-Denis (quelques toilettes de printemps de la), 272.
 — Vins falsifiés répandus dans la Seine, 161.
 — Visite de l'Empereur à la caserne du Prince-Eugène, 321.
 — Pierrefonds (château et établissement thermal de), 384.
 — Piré (M. le marquis de), portrait, 82.
 — Plébiscite (le). Allégorie par Ed. Morin, 293.
 — Ponsard (statue de François). Son inauguration à Vienne, 333.

PORTRAITS : Berri (la duchesse de), 276. — Bonald (Mgr de), 145. — Bourbon (Henri de), 177. — Bozzachi (M^{lle}), 357. — Buffet (M.), 17. — Cabarus (le docteur), 341. — Casal Ribeiro (M. de), 316. — Chevandier de Valdrôme (M.), 40. — Daru (M.), 17. — Delangle (M.), 12. — Devoucoux (M^{re}), 316. — Dickens (Charles), 408. — Glandaz (M.), 181. — Goyon (le général de), 341. — Gramont (M. de), 337. — Guloten (M^{lle} Elise), 272. — Labou-

laye (M. Edouard), 353. — Lenormand (Paul), 64. — Livingstone (le docteur), 144. — Louvet (M.), 40. — Lloyd et Herbert, victimes des brigands de Marathon, 312. — Marie (M.), 292. — Mége (M.), 337. — Montalembert (M. le comte de), 188. — Muncaster (lord), 312. — Ollivier (M. Emile), 17. — Oms (M. d'), 181. — Parieu (M. de), 40. — Piré (M. le marquis de), 82. — Plichon (M.), 337. — Regnault de Saint-Jean-d'Angély (le maréchal), 108. — Richard (M. Maurice), 40. — Roqueplan (Nestor), 285. — Saldanha (M. le duc de), 349. — Schneider (M.), 225. — Segris (M.), 40. — Serapio-Cruz, 273. — Solarès Antonio, 273. — Stackelberg (le comte de), 325. — Talhouët (le marquis de), 40. — Villemain (M.), 316.

PORTUGAL : (cyclone sur les côtes), 277.

Lisbonne. — Le capitaine Pina Vidal harangue les troupes et les rallie au maréchal Saldanha, 257.

— Le maréchal Saldanha attaque le Palais-Royal, 361.

R

RATS (combat de) et de terriers, 240.

RÉBUS, 16, 31, 48, 63, 80, 96, 102, 127, 144, 159, 176, 192, 208, 240, 255, 288, 303, 320, 336, 351, 368, 384, 400, 416.

RÉCEPTION à la cour des Tuileries, 105.

RÉCEPTION du mardi chez M. Emile Ollivier, 73.

REGNAULT DE SAINT-JEAN-D'ANGÉLY (le maréchal), portrait, 108.

REPRÉSENTATION intime donnée par le Prince Impérial, 163.

RESTAURATION des Tuileries, 117.

RÉUNION d'artistes chez le sculpteur Carrier-Belleuse, 88.

RÉUNIONS publiques. — Cour d'Aligre, 292.

RICHARD (M. Maurice), portrait, 17.

ROME : Carnaval de 1870. Mascarade des pensionnaires de l'Académie de France, 185.

— Concile (le). Antichambre (l') du pape pendant la réception des pères du concile, 72.

— Réception des pères du concile, 72.

— Le pape reçoit en audience les ecclésiastiques français venus à la suite des évêques, 41.

— Réunion du mardi à l'ambassade de France pendant le concile, 53.

— Revue des troupes pontificales à la villa Borghèse, 5.

— Types (quelques) des pères du concile, 232.

— Zouaves pontificaux et chasseurs de Frosinone défilant devant les pères du concile, 20.

— Exposition internationale romaine. Exposition des vitraux et objets du culte dans le cloître des Chartreux, 164.

— Transport des objets d'art aux abords de l'exposition, 163.

— Fête (grande) du printemps aux grottes de la Cervara, 328, 329.

— Funérailles de la fille de l'ex-roi de Naples, 268.

— Maison romaine découverte sur le Palatin et achetée par l'Empereur Napoléon III, 205, 220.

— Scala-Santa (la), 233.

— Vue du Capitole et du Forum prise du Palatin, 249.

ROQUEPLAN (Nestor), portrait, 285.

S

SALDANHA (le duc de), portrait, 349.

SARDINE (pêche à la) en Bretagne, 373.

FIN DES TABLES DU VINGT-SIXIÈME VOLUME

SCHNEIDER (M.), portrait, 22.

SEGRIS (M.), portrait, 40.

SÉNÉGAL. Conférence entre les notables et les chefs des tribus alliées à la France, 9.

— Poste de N. Diague, province de Cayor, 221.

SERAPIO-CRUZ, 2 portraits, 273.

SIAM : Bangkok. Présentation au nouveau roi d'une médaille commémorative des fêtes de la crémation du roi défunt, 372.

SMYRNE. Révolte des forçats au bagne de Djézair-Kan, 241.

SOLARÈS Antonio, portrait, 273.

SORNETTE, cheval ayant gagné le prix de cent mille francs, 385.

STACKELBERG (M. le comte de), portrait, 325.

STATUES. La Néréide de Clésinger, 224.

— Statue de François Ponsard, 333.

— Statue offerte à M. Pouyer-Quertier, 109.

T

TABLEAUX (reproduction de) : Gilles, de Watteau, 236.

— Loin du pays, de M. Lepippe, 64.

— Pastorello, de M. Ed. Lebel, 48.

— Singe (le) barbier, de Decamps, 168.

— Vierge (la) de Pérouse, de Raphaël, 196.

TALHOUE (M. le marquis de), portrait, 40.

TASMANIE. La Somme au mouillage du Cygne, 20.

— Vue d'Hobart-Town, capitale, 21.

THÉÂTRES : Opéra. Reprise de *Robert-le-Diable*, 183.

— Porte-Saint-Martin. Reprise de *Lucrèce Borgia*, 108.

— Théâtre-Italien. *Guido e Ginevra*, 129.

— Théâtre de la Monnaie à Bruxelles. *Le Lohengrin*, 348.

THORIGNY (Félix), portrait, 224.

TIRS internationaux. La Société du tir de Marseille fait une ovation à la députation des gardes nationaux de la Seine, 356.

— Vue du tir international de Chambéry, 368.

TOURS (haute cour de justice de) : Plan de la salle du jugement. Vue du palais de justice. M. d'Oms, M. Glandaz, 181.

— Séance de la haute cour. Jugement du prince Pierre Bonaparte, 197.

— La haute cour se rend en visite chez le maréchal Baraguay-d'Hilliers. Chambre occupée par le prince Pierre, 204.

— Les reporters télégraphiant le verdict du jury, 210.

— Signification à l'accusé du verdict du jury, 216, 217.

TRENTE (scènes du concile de) : Le prince archevêque de Trente reçoit Charles de Lorraine, 3. — La première séance générale du concile dans l'église de Trente, 28. — Les anathèmes et les excommunications, 36. — Portraits des principaux personnages du concile de Trente, 85. — Palais du prince-archevêque. Arrivée du légat de France, 85.

TURIN. Bal donné par le duc d'Aoste, 136, 137.

V

VACCINATION (la) à Paris, 180.

VÉLOCIPÈDE (le) à patins, 68.

VENISE. Bal masqué sur la place Saint-Marc, 169.

VIE des animaux illustrés (gravures extraites de la), 32.

VILLEMMAIN (M.), portrait, 316.

W

WESTMINSTER (représentation d'une tragédie antique par les élèves du collège de), 12.